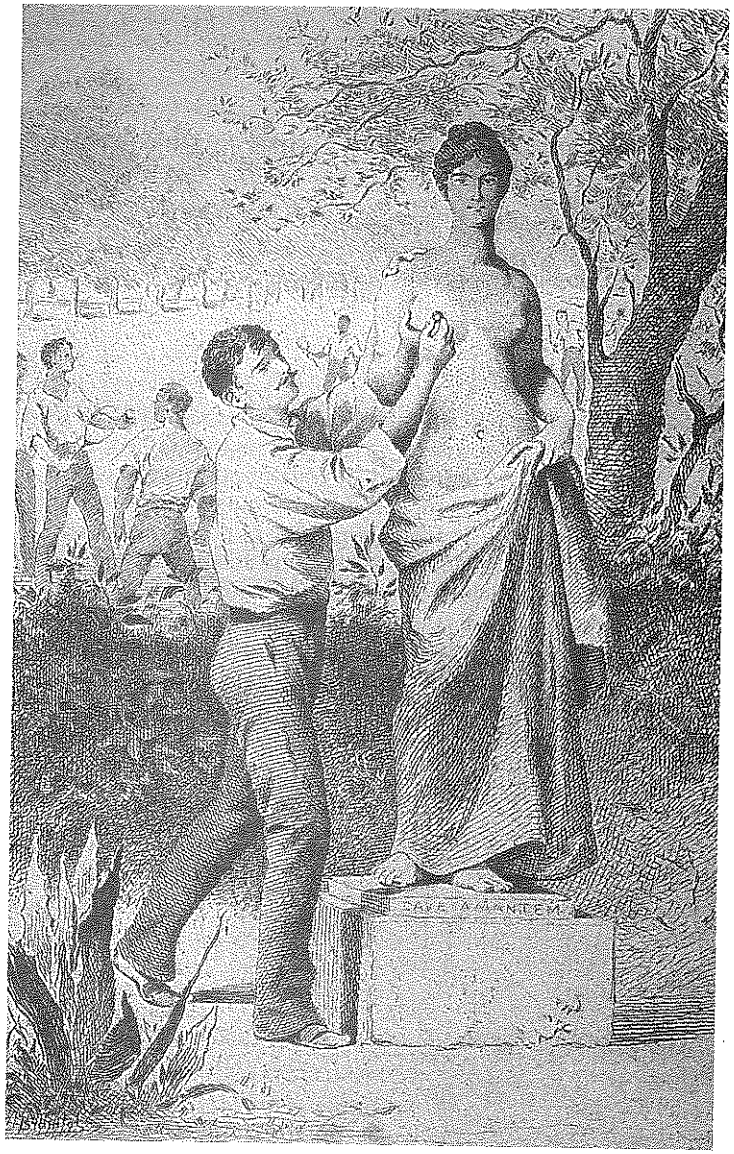

La Vénus d'Ille. Gravure de Toussaint, XIX^e.

La Vénus d'Ille

Prosper Mérimée

Ἴλεως, ἦν δ᾽ ἐγώ, ἔστω ὁ ἀνδριάς
καὶ ἤπιος, οὕτως ἀνδρεῖος ὤν.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΦΙΛΟΨΕΥΔΗΣ[1].

Nouvelle publiée pour la première fois en 1837

1. « Que la statue, dis-je alors, soit favorable et bienveillante, elle qui ressemble tant à un homme » (Lucien, *Le Menteur*).

JE DESCENDAIS le dernier coteau du Canigou, et, bien que le soleil fût déjà couché, je distinguais dans la plaine les maisons de la petite ville d'Ille, vers laquelle je me dirigeais.

« Vous savez, dis-je au Catalan qui me servait de guide depuis la veille, vous savez sans doute où demeure M. de Peyrehorade ?

– Si je le sais ! s'écria-t-il, je connais sa maison comme la mienne, et s'il ne faisait pas si noir, je vous la montrerais. C'est la plus belle d'Ille. Il a de l'argent, oui, M. de Peyrehorade ; et il marie son fils à plus riche que lui encore.

– Et ce mariage se fera-t-il bientôt ? lui demandai-je.

– Bientôt ! il se peut que déjà les violons soient commandés pour la noce. Ce soir, peut-être, demain, après-demain, que sais-je ! C'est à Puygarrig que ça se fera ; car c'est Mlle de Puygarrig que Monsieur le fils épouse. Ce sera beau, oui ! »

J'étais recommandé à M. de Peyrehorade par mon ami M. de P. C'était, m'avait-il dit, un antiquaire[1] fort instruit et d'une complaisance à toute épreuve. Il se ferait un plaisir de me montrer toutes les ruines à dix lieues à la ronde. Or je comptais sur lui pour visiter les environs d'Ille, que je savais riches en monuments antiques et du Moyen Âge. Ce mariage, dont on me parlait alors pour la première fois, dérangeait tous mes plans.

Je vais être un trouble-fête, me dis-je. Mais j'étais attendu ; annoncé par M. de P., il fallait bien me présenter.

« Gageons, monsieur, me dit mon guide, comme nous étions déjà dans la plaine, gageons un cigare que je devine ce que vous allez faire chez M. de Peyrehorade.

– Mais, répondis-je en lui tendant un cigare, cela n'est pas bien difficile à deviner. À l'heure qu'il est, quand on a fait six lieues dans le Canigou, la grande affaire, c'est de souper.

– Oui, mais demain ?... Tenez, je parierais que vous venez à Ille pour voir l'idole[2]. J'ai deviné cela à vous voir tirer en portrait[3] les saints de Serrabona.

– L'idole ! quelle idole ? » Ce mot avait excité ma curiosité.

1. **Antiquaire :** personne passionnée par tout ce qui est antique, ancien. Autre sens : archéologue.
2. **Idole :** représentation d'une divinité qu'on adore comme s'il s'agissait de la divinité elle-même.
3. **Tirer en portrait :** représenter (dessin, peinture, gravure).

« Comment ! on ne vous a pas conté, à Perpignan, comment M. de Peyrehorade avait trouvé une idole en terre ?

– Vous voulez dire une statue en terre cuite, en argile ?

– Non pas. Oui, bien en cuivre, et il y en a de quoi faire des gros sous. Elle vous pèse autant qu'une cloche d'église. C'est bien avant[1] dans la terre, au pied d'un olivier, que nous l'avons eue.

– Vous étiez donc présent à la découverte ?

– Oui, monsieur. M. de Peyrehorade nous dit, il y a quinze jours, à Jean Coll et à moi, de déraciner un vieil olivier qui était gelé de l'année dernière, car elle a été bien mauvaise, comme vous savez. Voilà donc qu'en travaillant Jean Coll qui y allait de tout cœur, il donne un coup de pioche, et j'entends bimm... comme s'il avait tapé sur une cloche. Qu'est-ce que c'est ? que je dis. Nous piochons toujours, nous piochons, et voilà qu'il paraît une main noire, qui semblait la main d'un mort qui sortait de terre. Moi, la peur me prend. Je m'en vais à Monsieur, et je lui dis : – Des morts, notre maître, qui sont sous l'olivier ! Faut appeler le curé. – Quels morts ? qu'il me dit. Il vient, et il n'a pas plus tôt vu la main qu'il s'écrie : – Un antique[2] ! un antique ! Vous auriez cru qu'il avait trouvé un trésor. Et le voilà, avec la pioche, avec les mains, qui se démène et qui faisait quasiment autant d'ouvrage que nous deux.

– Et enfin que trouvâtes-vous ?

– Une grande femme noire plus qu'à moitié nue, révérence parler[3], monsieur, toute en cuivre, et M. de Peyrehorade nous a dit que c'était une idole du temps des païens[4]... du temps de Charlemagne[5], quoi !

– Je vois ce que c'est... Quelque bonne Vierge en bronze d'un couvent détruit.

– Une bonne Vierge ! ah bien oui !... Je l'aurais bien reconnue, si ç'avait été une bonne Vierge. C'est une idole, vous dis-je ; on le voit bien à son air. Elle vous fixe avec ses grands yeux blancs[6]... On dirait qu'elle vous dévisage. On baisse les yeux, oui, en la regardant.

1. **Bien avant :** profondément.
2. **Antique :** œuvre d'art datant de l'Antiquité.
3. **Révérence parler :** sauf votre respect (pour atténuer certains propos).
4. **Païens :** hommes de l'Antiquité païenne (de religion polythéiste).
5. **Charlemagne (742-814) :** roi des Francs, des Lombards, empereur d'Occident.
6. **Ses grands yeux blancs :** yeux incrustés de marbre, d'ivoire ou d'argent.

– Des yeux blancs ? Sans doute ils sont incrustés dans le bronze. Ce sera peut-être quelque statue romaine.

– Romaine ! c'est cela. M. de Peyrehorade dit que c'est une Romaine. Ah ! je vois bien que vous êtes un savant comme lui.

– Est-elle entière, bien conservée ?

– Oh ! monsieur, il ne lui manque rien. C'est encore plus beau et mieux fini que le buste de Louis-Philippe[1] qui est à la mairie, en plâtre peint. Mais avec tout cela, la figure de cette idole ne me revient pas. Elle a l'air méchante... et elle l'est aussi.

– Méchante ! Quelle méchanceté vous a-t-elle faite ?

– Pas à moi précisément ; mais vous allez voir. Nous nous étions mis à quatre pour la dresser debout, et M. de Peyrehorade, qui lui aussi tirait à la corde, bien qu'il n'ait guère plus de force qu'un poulet, le digne homme ! Avec bien de la peine nous la mettons droite. J'amassais un tuileau[2] pour la caler, quand, patatras ! la voilà qui tombe à la renverse tout d'une masse. Je dis : Gare dessous ! Pas assez vite pourtant, car Jean Coll n'a pas eu le temps de tirer sa jambe...

– Et il a été blessé ?

– Cassée net comme un échalas[3], sa pauvre jambe ! Pécaïre ![4] quand j'ai vu cela, moi, j'étais furieux. Je voulais défoncer l'idole à coups de pioche, mais M. de Peyrehorade m'a retenu. Il a donné de l'argent à Jean Coll, qui tout de même est encore au lit depuis quinze jours que cela lui est arrivé, et le médecin dit qu'il ne marchera jamais de cette jambe-là comme de l'autre. C'est dommage, lui qui était notre meilleur coureur et, après monsieur le fils, le plus malin joueur de paume[5]. C'est que M. Alphonse de Peyrehorade en a été triste, car c'est Coll qui faisait sa partie[6]. Voilà qui était beau à voir comme ils se renvoyaient les balles. Paf ! paf ! Jamais elles ne touchaient terre. »

1. **Louis-Philippe (1773-1850)** : roi des Français (1830-1848).
2. **Tuileau** : fragment de tuile.
3. **Échalas** : pieu qu'on enfonce au pied d'un arbre ou d'un cep de vigne pour le soutenir.
4. **Pécaïre !** : exclamation méridionale utilisée pour exprimer la compassion ou l'ironie.
5. **Jeu de paume** : ancêtre du tennis. Il s'agit de renvoyer une balle de part et d'autre d'un filet avec la paume de la main.
6. **Faisait sa partie** : jouait avec lui habituellement.

Clefs d'analyse

Du début à la ligne 91 (p. 20 à 22)

Action et personnages

1. De quelle manière l'opposition entre le narrateur et son guide est-elle soulignée ? Pourquoi sont-ils si différents l'un de l'autre ?
2. Quelles sont les informations concernant les personnages, l'action, le lieu, le temps et plus généralement les circonstances ?
3. Dans quelles circonstances la statue est-elle découverte ? Comment est-elle présentée ?
4. Quels sont les sentiments éprouvés par le Catalan lors de la découverte de la statue ? La considère-t-il comme un objet ou comme un être vivant ?
5. Quels sont les indices du texte qui vous permettent de dire que nous sommes au début de la nouvelle ? Pourquoi l'atmosphère générale est-elle déjà inquiétante ?

Langue

6. Relevez les temps des verbes et indiquez leur valeur.
7. Distinguez les différents niveaux de langue et le contraste entre les propos du narrateur et ceux du guide.
8. Comment sont rapportés les propos des personnages (discours direct ou indirect) ? Repérez les indices typographiques du texte.

Genre ou thèmes

9. Quel type de narration trouve-t-on ici ? Quel est le point de vue adopté ?
10. Montrez que le début du texte est très vivant en analysant le rythme, les descriptions et les dialogues.
11. Pourquoi la statue est-elle ambiguë ? Quelle est ici l'image de la femme ?

Écriture

12. Réécrivez ce début à la troisième personne en transposant les dialogues au style indirect.

Clefs d'analyse — Du début à la ligne 91 (p. 20 à 22)

13. Imaginez la même scène de rencontre et de révélations dans une grande ville moderne.

Pour aller plus loin

14. Qu'est-ce qu'un lecteur attend des premières lignes d'un récit ?

15. Comparez cet incipit avec le début de *Carmen* : « J'avais toujours soupçonné les géographes de ne savoir ce qu'ils disent lorsqu'ils placent le champ de bataille de Munda dans le pays des Bastuli-Pœni, près de la moderne Monda, à quelque deux lieues au nord de Marbella. D'après mes propres conjectures sur le texte de l'anonyme, auteur du *Bellum Hispaniense*, et quelques renseignements recueillis dans l'excellente bibliothèque du duc d'Ossuna, je pensais qu'il fallait chercher aux environs de Montilla le lieu mémorable où, pour la dernière fois, César joua quitte ou double contre les champions de la république. Me trouvant en Andalousie au commencement de l'automne de 1830, je fis une assez longue excursion pour éclaircir les doutes qui me restaient encore. Un mémoire que je publierai prochainement ne laissera plus, je l'espère, aucune incertitude dans l'esprit de tous les archéologues de bonne foi. En attendant que ma dissertation résolve enfin le problème géographique qui tient toute l'Europe savante en suspens, je veux vous raconter une petite histoire ; elle ne préjuge rien sur l'intéressante question de l'emplacement de Munda.
J'avais loué à Cordoue un guide et deux chevaux [...] »

16. Quel est l'équivalent au théâtre de cette entrée en matière ? Comment s'appelle la première scène d'une pièce ?

> ✳ **À retenir :**
> Au début d'un récit, l'écrivain donne au lecteur, par l'intermédiaire du narrateur, les informations importantes pour qu'il comprenne ce qui s'est passé un peu avant, en lui présentant les circonstances (temps, lieu), l'action et les personnages. Il cherche aussi à lui donner envie de lire la suite en piquant sa curiosité.

Devisant de la sorte, nous entrâmes à Ille, et je me trouvai bientôt en présence de M. de Peyrehorade. C'était un petit vieillard vert[1] encore et dispos[2], poudré, le nez rouge, l'air jovial et goguenard. Avant d'avoir ouvert la lettre de M. de P., il m'avait installé devant une table bien servie, et m'avait présenté à sa femme et à son fils comme un archéologue illustre, qui devait tirer le Roussillon de l'oubli où le laissait l'indifférence des savants.

Tout en mangeant de bon appétit, car rien ne dispose mieux que l'air vif des montagnes, j'examinais mes hôtes. J'ai dit un mot de M. de Peyrehorade ; je dois ajouter que c'était la vivacité même. Il parlait, mangeait, se levait, courait à sa bibliothèque, m'apportait des livres, me montrait des estampes[3], me versait à boire ; il n'était jamais deux minutes en repos. Sa femme, un peu trop grasse, comme la plupart des Catalanes lorsqu'elles ont passé quarante ans, me parut une provinciale renforcée[4], uniquement occupée des soins de son ménage. Bien que le souper fût suffisant pour six personnes au moins, elle courut à la cuisine, fit tuer des pigeons, frire des miliasses[5], ouvrit je ne sais combien de pots de confitures. En un instant la table fut encombrée de plats et de bouteilles, et je serais certainement mort d'indigestion si j'avais goûté seulement à tout ce qu'on m'offrait. Cependant, à chaque plat que je refusais, c'étaient de nouvelles excuses. On craignait que je ne me trouvasse bien mal à Ille. Dans la province on a si peu de ressources, et les Parisiens sont si difficiles !

Au milieu des allées et venues de ses parents, M. Alphonse de Peyrehorade ne bougeait pas plus qu'un Terme[6]. C'était un grand jeune homme de vingt-six ans, d'une physionomie belle et régulière, mais manquant d'expression. Sa taille et ses formes athlétiques justifiaient bien la réputation d'infatigable joueur de

1. **Vert** : qui a de la vigueur, de l'entrain.
2. **Dispos** : alerte, agile.
3. **Estampes** : gravures.
4. **Renforcée** : typique.
5. **Miliasses** : autres orthographes possibles : *millas, milliasses* ; gâteaux ou pâtisseries à base de farine de maïs.
6. **Un Terme** : borne qui représente le dieu latin Terminus, utilisée pour marquer les limites entre les terres.

paume qu'on lui faisait dans le pays. Il était ce soir-là habillé avec élégance, exactement d'après la gravure du dernier numéro du *Journal des modes*. Mais il me semblait gêné dans ses vêtements ; il était roide[1] comme un piquet dans son col de velours, et ne se tournait que tout d'une pièce. Ses mains grosses et hâlées, ses ongles courts contrastaient singulièrement avec son costume. C'étaient des mains de laboureur sortant des manches d'un dandy[2]. D'ailleurs, bien qu'il me considérât de la tête aux pieds fort curieusement, en ma qualité de Parisien, il ne m'adressa qu'une seule fois la parole dans toute la soirée, ce fut pour me demander où j'avais acheté la chaîne de ma montre.

« Ah çà ! mon cher hôte, me dit M. de Peyrehorade, le souper tirant à sa fin, vous m'appartenez, vous êtes chez moi. Je ne vous lâche plus, sinon quand vous aurez vu tout ce que nous avons de curieux dans nos montagnes. Il faut que vous appreniez à connaître notre Roussillon, et que vous lui rendiez justice. Vous ne vous doutez pas de tout ce que nous allons vous montrer. Monuments phéniciens, celtiques, romains, arabes, byzantins, vous verrez tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope[3]. Je vous mènerai partout et ne vous ferai pas grâce d'une brique. »

Un accès de toux l'obligea de s'arrêter. J'en profitai pour lui dire que je serais désolé de le déranger dans une circonstance aussi intéressante pour sa famille. S'il voulait bien me donner ses excellents conseils sur les excursions que j'aurais à faire, je pourrais, sans qu'il prît la peine de m'accompagner...

« Ah ! vous voulez parler du mariage de ce garçon-là, s'écria-t-il en m'interrompant. Bagatelle ![4] ce sera fait après-demain. Vous ferez la noce avec nous, en famille, car la future est en deuil d'une tante dont elle hérite. Ainsi point de fête, point de bal... C'est dommage... vous auriez vu danser nos Catalanes... Elles sont jolies, et peut-être l'envie vous aurait-elle pris d'imiter mon Alphonse. Un mariage,

1. **Roide** : raide, rigide.
2. **Dandy** : homme élégant dans son apparence et dans ses manières.
3. **Hysope** : arbrisseau méditerranéen à fleurs bleues. L'expression biblique *depuis le cèdre jusqu'à l'hysope* signifie « du plus grand jusqu'au plus petit ».
4. **Bagatelle !** : exclamation pour exprimer le peu d'importance qu'on accorde à une chose.

dit-on, en amène d'autres... Samedi, les jeunes gens mariés[1], je suis libre, et nous nous mettons en course. Je vous demande pardon de vous donner l'ennui d'une noce de province. Pour un Parisien blasé sur les fêtes... et une noce sans bal encore ! Pourtant, vous verrez une mariée... une mariée... vous m'en direz des nouvelles... Mais vous êtes un homme grave[2] et vous ne regardez plus les femmes. J'ai mieux que cela à vous montrer. Je vous ferai voir quelque chose !... Je vous réserve une fière surprise pour demain.

– Mon Dieu ! lui dis-je, il est difficile d'avoir un trésor dans sa maison sans que le public en soit instruit. Je crois deviner la surprise que vous me préparez. Mais si c'est de votre statue qu'il s'agit, la description que mon guide m'en a faite n'a servi qu'à exciter ma curiosité et à me disposer à l'admiration.

– Ah ! il vous a parlé de l'idole, car c'est ainsi qu'ils appellent ma belle Vénus Tur... mais je ne veux rien vous dire. Demain, au grand jour, vous la verrez, et vous me direz si j'ai raison de la croire un chef-d'œuvre. Parbleu ! vous ne pouviez arriver plus à propos ! Il y a des inscriptions que moi, pauvre ignorant, j'explique à ma manière... mais un savant de Paris !... Vous vous moquerez peut-être de mon interprétation... car j'ai fait un mémoire[3]... moi qui vous parle... vieil antiquaire de province, je me suis lancé... Je veux faire gémir la presse[4]... Si vous vouliez bien me lire et me corriger, je pourrais espérer... Par exemple, je suis bien curieux de savoir comment vous traduirez cette inscription sur le socle : CAVE[5]... Mais je ne veux rien vous demander encore ! À demain, à demain ! Pas un mot sur la Vénus aujourd'hui !

– Tu as raison, Peyrehorade, dit sa femme, de laisser là ton idole. Tu devrais voir que tu empêches monsieur de manger. Va, monsieur a vu à Paris de bien plus belles statues que la tienne. Aux Tuileries, il y en a des douzaines, et en bronze aussi.

1. **Les jeunes gens mariés** : une fois les jeunes gens mariés, après le mariage des jeunes gens (équivalent de l'ablatif absolu en latin).
2. **Grave** : digne, posé, austère dans son comportement.
3. **Mémoire** : travail écrit destiné à un public savant.
4. **Presse (à bras)** : machine utilisée pour l'impression typographique.
5. **Cave** : en latin « attention », « prends garde ». L'expression *Cave canem* signifie : « prends garde au chien ».

– Voilà bien l'ignorance, la sainte ignorance de la province ! interrompit M. de Peyrehorade. Comparer un antique admirable aux plates figures de Coustou[1] !

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ma ménagère ![2]

Savez-vous que ma femme voulait que je fondisse ma statue pour en faire une cloche à notre église ? C'est qu'elle en eût été la marraine. Un chef-d'œuvre de Myron[3], monsieur !

– Chef-d'œuvre ! chef-d'œuvre ! un beau chef-d'œuvre qu'elle a fait ! casser la jambe d'un homme !

– Ma femme, vois-tu ? dit M. de Peyrehorade d'un ton résolu, et tendant vers sa jambe droite dans un bas de soie chinée[4], si ma Vénus m'avait cassé cette jambe-là, je ne la regretterais pas.

– Bon Dieu ! Peyrehorade, comment peux-tu dire cela ! Heureusement que l'homme va mieux... Et encore je ne peux pas prendre sur moi de regarder la statue qui fait des malheurs comme celui-là. Pauvre Jean Coll !

– Blessé par Vénus, monsieur, dit M. de Peyrehorade riant d'un gros rire, blessé par Vénus, le maraud[5] se plaint :

Veneris nec præmia noris[6].

Qui n'a été blessé par Vénus ? »

M. Alphonse, qui comprenait le français mieux que le latin, cligna de l'œil d'un air d'intelligence, et me regarda comme pour me demander : et vous, Parisien, comprenez-vous ?

Le souper finit. Il y avait une heure que je ne mangeais plus. J'étais fatigué, et je ne pouvais parvenir à cacher les fréquents bâillements qui m'échappaient. Mme de Peyrehorade s'en aperçut la première, et remarqua qu'il était temps d'aller dormir. Alors

1. **Coustou :** Nicolas Coustou, sculpteur français de la fin du XVII[e]-début du XVIII[e] siècle.
2. **Comme [...] ma ménagère ! :** citation déformée de Molière : « Comme avec irrévérence / Parle des dieux ce maraud ! » (*Amphitryon*, acte I, scène 2).
3. **Myron :** sculpteur grec (V[e] siècle avant J.-C.).
4. **Chinée :** dont la trame, la chaîne a des couleurs qui alternent et forment un dessin irrégulier.
5. **Maraud :** vaurien.
6. ***Veneris nec præmia noris :*** « Et les présents de Vénus, tu ne les connaîtras pas », (Virgile, *L'Énéide*, IV, 33).

commencèrent de nouvelles excuses sur le mauvais gîte que j'allais avoir. Je ne serais pas comme à Paris. En province on est si mal ! Il fallait de l'indulgence pour les Roussillonnais. J'avais beau protester qu'après une course dans les montagnes une botte de paille me serait un coucher[1] délicieux, on me priait toujours de pardonner à de pauvres campagnards s'ils ne me traitaient pas aussi bien qu'ils l'eussent désiré. Je montai enfin à la chambre qui m'était destinée, accompagné de M. de Peyrehorade. L'escalier, dont les marches supérieures étaient en bois, aboutissait au milieu d'un corridor, sur lequel donnaient plusieurs chambres.

« À droite, me dit mon hôte, c'est l'appartement que je destine à la future Mme Alphonse. Votre chambre est au bout du corridor opposé. Vous sentez bien, ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin[2], vous sentez bien qu'il faut isoler de nouveaux mariés. Vous êtes à un bout de la maison, eux à l'autre. »

Nous entrâmes dans une chambre bien meublée, où le premier objet sur lequel je portai la vue fut un lit long de sept pieds[3], large de six, et si haut qu'il fallait un escabeau pour s'y guinder[4]. Mon hôte m'ayant indiqué la position de la sonnette, et s'étant assuré par lui-même que le sucrier était plein, les flacons d'eau de Cologne dûment placés sur la toilette[5], après m'avoir demandé plusieurs fois si rien ne me manquait, me souhaita une bonne nuit et me laissa seul.

Les fenêtres étaient fermées. Avant de me déshabiller, j'en ouvris une pour respirer l'air frais de la nuit, délicieux après un long souper. En face était le Canigou, d'un aspect admirable en tout temps, mais qui me parut ce soir-là la plus belle montagne du monde, éclairé qu'il était par une lune resplendissante. Je demeurai quelques minutes à contempler sa silhouette merveilleuse, et j'allais fermer ma fenêtre, lorsque, baissant les yeux, j'aperçus la statue sur un piédestal à une vingtaine de toises de la maison. Elle était placée à l'angle d'une haie vive qui séparait un petit jardin d'un vaste carré

1. **Coucher :** endroit où l'on peut dormir.
2. **Fin :** spirituel.
3. **Pied :** ancienne unité de mesure (0, 3248 m).
4. **Guinder :** hisser au moyen d'un palan (terme de marine).
5. **Toilette :** meuble où l'on met tout ce qui est nécessaire au maquillage et à la toilette.

Clefs d'analyse

Ligne 92 à 219 (p. 25 à 29)

Action et personnages

1. Quels sont les nouveaux repères spatio-temporels du texte ?
2. Qui voit et décrit les personnages de cette scène ?
3. M. de Peyrehorade : distinguez les éléments du portrait physique et ceux du portrait moral. Analysez ses actes et ses paroles. De quelle manière montre-t-il tout son savoir ? Pourquoi ? Comment éveille-t-il la curiosité du narrateur ? Quels sont alors les sentiments et la position du lecteur ?
4. Mme de Peyrehorade : comment devine-t-on l'opposition et la méfiance de Mme de Peyrehorade ? Relevez les différences de caractères et d'attitudes entre la femme et son mari.
5. Le fils Peyrehorade : quels sont les détails négatifs que vous pouvez relever dans le portrait du fils et ceux qui révèlent une absence d'harmonie ?

Langue

6. Y a-t-il un comique de langage dans cet épisode ?
7. Relevez une énumération significative de verbes. Pourquoi sont-ils à l'imparfait ?
8. Trouvez un exemple de style indirect libre. Qui parle ainsi ?
9. Donnez un exemple d'accumulation de substantifs dans le discours de M. de Peyrehorade. Quel est l'effet recherché par l'énumération des trésors archéologiques de la région ?
10. Citez les termes et les expressions latines de l'extrait. Quelle est leur fonction ?

Genre ou thèmes

11. Étudiez l'art de la caricature à travers les portraits des trois personnages et la subjectivité des jugements portés.
12. Donnez des exemples soulignant l'opposition entre Paris et la province. Est-elle seulement géographique ? Comment la vie de province est-elle présentée ?

13. Trouvez toutes les marques d'exagération et ce qui relève du comique de situation.

Écriture

14. Imaginez un personnage qui soit exactement le contraire du père Peyrehorade (portrait physique et moral).
15. Même exercice d'invention pour sa femme.
16. Écrivez une lettre de Madame adressée à une amie parisienne, relatant les événements de la journée, ses impressions sur le nouveau venu et les préparatifs du mariage.
17. L'homme à la jambe cassée raconte sa mésaventure à un ami. Rédigez son récit.

Pour aller plus loin

18. Trouvez un tableau représentant la fin d'un repas (nature morte). Décrivez-le et commentez en le comparant avec l'évocation du dîner plantureux du narrateur.
19. Y a-t-il des moments dans l'histoire de France où la province et Paris se sont affrontés ?
20. Faites des recherches sur le mariage et le statut de la femme au XIXe siècle et avant. Rapprochez-les de la vision qu'en offre Molière.

✳ À retenir :

Quand un personnage est présenté par un narrateur souvent omniscient, le lecteur découvre un portrait physique, moral et enfin en actes et en paroles.
La description peut présenter le décor extérieur (paysage, nature) ou intérieur (espace clos, chambre, maison par exemple). On distingue plusieurs variétés de comique : situation, répétition, caractère, langage.

parfaitement uni, qui, je l'appris plus tard, était le jeu de paume de la ville. Ce terrain, propriété de M. de Peyrehorade, avait été cédé par lui à la commune, sur les pressantes sollicitations de son fils.

À la distance où j'étais, il m'était difficile de distinguer l'attitude de la statue ; je ne pouvais juger que de sa hauteur, qui me parut de six pieds environ. En ce moment, deux polissons de la ville passaient sur le jeu de paume, assez près de la haie, sifflant le joli air du Roussillon : *Montagnes régalades*[1]. Ils s'arrêtèrent pour regarder la statue ; un d'eux l'apostropha même à haute voix. Il parlait catalan ; mais j'étais dans le Roussillon depuis assez longtemps pour pouvoir comprendre à peu près ce qu'il disait.

« Te voilà donc, coquine ! (Le terme catalan était plus énergique.) Te voilà ! disait-il. C'est donc toi qui as cassé la jambe à Jean Coll ! Si tu étais à moi, je te casserais le cou.

– Bah ! avec quoi ? dit l'autre. Elle est de cuivre, et si dure qu'Étienne a cassé sa lime dessus, essayant de l'entamer. C'est du cuivre du temps des païens ; c'est plus dur que je ne sais quoi.

– Si j'avais mon ciseau[2] à froid (il paraît que c'était un apprenti serrurier), je lui ferais bientôt sauter ses grands yeux blancs, comme je tirerais une amande de sa coquille. Il y a pour plus de cent sous d'argent. »

Ils firent quelques pas en s'éloignant.

« Il faut que je souhaite le bonsoir à l'idole », dit le plus grand des apprentis, s'arrêtant tout à coup.

Il se baissa, et probablement ramassa une pierre. Je le vis déployer le bras, lancer quelque chose, et aussitôt un coup sonore retentit sur le bronze. Au même instant l'apprenti porta la main à sa tête en poussant un cri de douleur.

« Elle me l'a rejetée ! » s'écria-t-il.

Et mes deux polissons prirent la fuite à toutes jambes. Il était évident que la pierre avait rebondi sur le métal, et avait puni ce drôle[3] de l'outrage qu'il faisait à la déesse.

Je fermai la fenêtre en riant de bon cœur.

1. ***Régalades :*** royales.
2. **Ciseau :** outil en acier dont l'une des extrémités est tranchante, utilisé pour travailler la pierre, le fer, le bois.
3. **Drôle :** jeune garçon, coquin.

« Encore un Vandale[1] puni par Vénus ! Puissent tous les destructeurs de nos vieux monuments avoir ainsi la tête cassée ! » Sur ce souhait charitable, je m'endormis.

Il était grand jour quand je me réveillai. Auprès de mon lit étaient, d'un côté, M. de Peyrehorade, en robe de chambre ; de l'autre, un domestique envoyé par sa femme, une tasse de chocolat à la main.

« Allons, debout, Parisien ! Voilà bien mes paresseux de la capitale ! disait mon hôte pendant que je m'habillais à la hâte. Il est huit heures, et encore au lit ! Je suis levé, moi, depuis six heures. Voilà trois fois que je monte ; je me suis approché de votre porte sur la pointe du pied : personne, nul signe de vie. Cela vous fera mal de trop dormir à votre âge. Et ma Vénus que vous n'avez pas encore vue ! Allons, prenez-moi vite cette tasse de chocolat de Barcelone… Vraie contrebande… Du chocolat comme on n'en a pas à Paris. Prenez des forces, car lorsque vous serez devant ma Vénus, on ne pourra plus vous en arracher. »

En cinq minutes je fus prêt, c'est-à-dire à moitié rasé, mal boutonné, et brûlé par le chocolat que j'avalai bouillant. Je descendis dans le jardin, et me trouvai devant une admirable statue.

C'était bien une Vénus, et d'une merveilleuse beauté. Elle avait le haut du corps nu, comme les Anciens[2] représentaient d'ordinaire les grandes divinités ; la main droite, levée à la hauteur du sein, était tournée, la paume en dedans, le pouce et les deux premiers doigts étendus, les deux autres légèrement ployés. L'autre main, rapprochée de la hanche, soutenait la draperie qui couvrait la partie inférieure du corps. L'attitude de cette statue rappelait celle du Joueur de mourre[3] qu'on désigne, je ne sais trop pourquoi, sous le nom de Germanicus[4]. Peut-être avait-on voulu représenter la déesse jouant au jeu de mourre.

1. **Vandales :** peuple germanique qui dévasta une partie de l'Europe au Vᵉ siècle après J.-C. Par extension, personnes qui se livrent à des actes de destruction, de pillage, par bêtise ou par ignorance.
2. **Anciens :** Grecs ou Romains de l'Antiquité.
3. **Mourre :** jeu de hasard dans lequel deux personnes montrent quelques doigts en essayant de deviner en même temps le nombre de doigts levés de l'adversaire.
4. **Germanicus :** général romain (15 avant J.-C. - 19 après J.-C.).

Quoi qu'il en soit, il est impossible de voir quelque chose de plus parfait que le corps de cette Vénus, rien de plus suave, de plus voluptueux que ses contours, rien de plus élégant et de plus noble que sa draperie. Je m'attendais à quelque ouvrage du Bas-Empire[1] ; je voyais un chef-d'œuvre du meilleur temps de la statuaire. Ce qui me frappait surtout, c'était l'exquise vérité des formes, en sorte qu'on aurait pu les croire moulées sur nature, si la nature produisait d'aussi parfaits modèles.

La chevelure, relevée sur le front, paraissait avoir été dorée autrefois. La tête, petite comme celle de presque toutes les statues grecques, était légèrement inclinée en avant. Quant à la figure, jamais je ne parviendrai à exprimer son caractère étrange, et dont le type ne se rapprochait de celui d'aucune statue antique dont il me souvienne. Ce n'était point cette beauté calme et sévère des sculpteurs grecs, qui, par système, donnaient à tous les traits une majestueuse immobilité. Ici, au contraire, j'observais avec surprise l'intention marquée de l'artiste de rendre la malice[2] arrivant jusqu'à la méchanceté. Tous les traits étaient contractés légèrement : les yeux un peu obliques, la bouche relevée des coins, les narines quelque peu gonflées. Dédain, ironie, cruauté se lisaient sur ce visage d'une incroyable beauté cependant. En vérité, plus on regardait cette admirable statue, et plus on éprouvait le sentiment pénible qu'une si merveilleuse beauté pût s'allier à l'absence de toute sensibilité.

« Si le modèle a jamais existé, dis-je à M. de Peyrehorade, et je doute que le ciel ait jamais produit une telle femme, que je plains ses amants ! Elle a dû se complaire à les faire mourir de désespoir. Il y a dans son expression quelque chose de féroce[3], et pourtant je n'ai jamais vu rien de si beau.

– C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ![4] » s'écria M. de Peyrehorade, satisfait de mon enthousiasme.

Cette expression d'ironie infernale était augmentée peut-être par le contraste de ses yeux incrustés d'argent et très brillants avec

1. **Bas-Empire** : empire romain après Constantin (IVe siècle après J.-C.).
2. **Malice** : inclination à faire le mal de manière détournée.
3. **Féroce** : cruel et dur.
4. **C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !** : citation de Racine, *Phèdre*, acte I, scène 3.

la patine[1] d'un vert noirâtre que le temps avait donnée à toute la statue. Ces yeux brillants produisaient une certaine illusion qui rappelait la réalité, la vie. Je me souvins de ce que m'avait dit mon guide, qu'elle faisait baisser les yeux à ceux qui la regardaient. Cela était presque vrai, et je ne pus me défendre d'un mouvement de colère contre moi-même en me sentant un peu mal à mon aise devant cette figure de bronze.

« Maintenant que vous avez tout admiré en détail, mon cher collègue en antiquaillerie[2], dit mon hôte, ouvrons, s'il vous plaît, une conférence scientifique. Que dites-vous de cette inscription, à laquelle vous n'avez point pris garde encore ? »

Il me montrait le socle de la statue, et j'y lus ces mots :

CAVE AMANTEM.

« *Quid dicis, doctissime ?*[3] », me demanda-t-il en se frottant les mains. Voyons si nous nous rencontrerons sur le sens de ce *cave amantem* !

– Mais, répondis-je, il y a deux sens. On peut traduire : "Prends garde à celui qui t'aime, défie-toi des amants." Mais, dans ce sens, je ne sais si *cave amantem* serait d'une bonne latinité[4]. En voyant l'expression diabolique de la dame, je croirais plutôt que l'artiste a voulu mettre en garde le spectateur contre cette terrible beauté. Je traduirais donc : "Prends garde à toi si elle t'aime."

– Humph ! dit M. de Peyrehorade, oui, c'est un sens admirable ; mais, ne vous en déplaise, je préfère la première traduction, que je développerai pourtant. Vous connaissez l'amant de Vénus ?

– Il y en a plusieurs.

– Oui ; mais le premier, c'est Vulcain[5]. N'a-t-on pas voulu dire : "Malgré toute ta beauté, ton air dédaigneux, tu auras un forgeron, un vilain boiteux, pour amant" ? Leçon profonde, monsieur, pour les coquettes ! »

Je ne pus m'empêcher de sourire, tant l'explication me parut tirée par les cheveux.

1. **Patine** : dépôt qui apparaît sur les objets en cuivre ou en bronze par oxydation.
2. **Antiquaillerie** : néologisme péjoratif désignant un objet ancien et sans valeur.
3. ***Quid dicis, doctissime ?*** : « Que dis-tu, homme très savant ? »
4. **D'une bonne latinité** : en bon latin.
5. **Vulcain** : dieu des Volcans et des Forgerons, mari de Vénus, laid et boiteux.

Clefs d'analyse

Ligne 277 à 342 (p. 33 à 35)

Action et personnages

1. Quels sont les indices qui nous montrent qu'une nouvelle journée commence ? Quel sentiment éprouve le narrateur à son réveil ? En quoi cette scène s'oppose-t-elle à la précédente ?
2. Pourquoi M. de Peyrehorade réveille-t-il son hôte ?
3. Que font ces deux spécialistes de l'Antiquité ?
4. Quels sont les sentiments du narrateur quand il découvre la statue ? Montrez que cette description est empreinte de subjectivité et que les gestes, les pensées et les commentaires du narrateur trahissent sa fascination pour la statue qui l'a séduit et troublé dès le début.

Langue

5. Analysez la position des personnages et leurs propos. Comment M. de Peyrehorade traite-t-il son invité ? Que révèle la ponctuation de son discours ?
6. Relevez les indices temporels dévoilant une accélération de l'action.
7. Quel est le temps grammatical utilisé pour évoquer la statue ? Quelle est sa valeur ?
8. Étudiez le champ lexical de la séduction et de la perfection en distinguant bien les éléments physiques et moraux.

Genre ou thèmes

9. Quels sont les défauts de la statue, leur nature ? Donnez des précisions sur leurs connotations.
10. Analysez l'art du portrait et l'ambiguïté des expressions qui donnent une apparence vivante à cette statue caractérisée par des contrastes entre éléments laudatifs et péjoratifs.
11. En quoi cette statue correspond-elle à l'image d'une féminité perverse ? Quels clichés religieux, moraux ou littéraires retrouve-t-on dans cette évocation ?

12. Comment interpréter les paroles rapportées au style direct à la lumière de la fin de la nouvelle ?
13. Comment résonne la citation de Racine dans ce contexte ?

Écriture

14. Imaginez le monologue intérieur (pensées, sentiments, sensations) de la statue pendant la séance d'examen qu'elle doit subir.
15. Transformez la description pour obtenir le portrait d'une femme vivante en modifiant des termes et des détails physiques.
16. Écrivez un petit poème louant la beauté de la statue en réutilisant les mots du texte.

Pour aller plus loin

17. Faites des recherches sur Vénus/Aphrodite, à travers les récits mythologiques qui évoquent cette déesse de l'Amour et de la Beauté.
18. Étudiez les représentations picturales de Vénus et éventuellement celles de la statuaire antique.
19. Évoquez les femmes fatales célèbres.
20. Lisez la description homérique du bouclier d'Achille dans *L'Iliade* (XVIII) et celui d'Énée par Virgile dans *L'Énéide* (VIII).

*** *À retenir :***

La correspondance entre le portrait physique et le portrait moral est appelée physiognomonie (notamment chez Balzac), et permet de déchiffrer les signes de l'apparence. Les éléments négatifs d'un portrait sont dits péjoratifs et ceux qui sont positifs sont laudatifs, mélioratifs. La description d'une œuvre d'art est appelée *ekphrasis* (en grec ancien).

« C'est une terrible langue que le latin avec sa concision, observai-je pour éviter de contredire formellement mon antiquaire, et je reculai de quelques pas afin de mieux contempler la statue.

– Un instant, collègue[1] ! dit M. de Peyrehorade en m'arrêtant par le bras, vous n'avez pas tout vu. Il y a encore une autre inscription. Montez sur le socle et regardez au bras droit. » En parlant ainsi il m'aidait à monter.

Je m'accrochai sans trop de façons au cou de la Vénus, avec laquelle je commençais à me familiariser. Je la regardai même un instant sous le nez, et la trouvai de près encore plus méchante et encore plus belle. Puis je reconnus qu'il y avait, gravés sur le bras, quelques caractères d'écriture cursive[2] antique, à ce qu'il me sembla. À grand renfort de besicles[3] j'épelai ce qui suit, et cependant[4] M. de Peyrehorade répétait chaque mot à mesure que je le prononçais, approuvant du geste et de la voix. Je lus donc :

VENERI TVRBVL...
EVTYCHES MYRO
IMPERIO FECIT

Après ce mot *TVRBVL* de la première ligne, il me sembla qu'il y avait quelques lettres effacées ; mais *TVRBVL* était parfaitement lisible.

« Ce qui veut dire ?... » me demanda mon hôte radieux et souriant avec malice, car il pensait bien que je ne me tirerais pas facilement de ce *TVRBVL*.

« Il y a un mot que je ne m'explique pas encore, lui dis-je ; tout le reste est facile. Eutychès Myron a fait cette offrande à Vénus par son ordre.

– À merveille. Mais *TVRBVL*, qu'en faites-vous ? Qu'est-ce que *TVRBVL* ?

– *TVRBVL* m'embarrasse fort. Je cherche en vain quelque épithète connue de Vénus qui puisse m'aider. Voyons, que diriez-vous de *TVRBVLENTA* ? Vénus qui trouble, qui agite... Vous vous apercevez que

1. **Collègue** : qui exerce la même profession (les deux hommes s'intéressent à l'archéologie).
2. **Écriture cursive** : tracée à main courante.
3. **Besicles** : lunettes.
4. **Cependant** : pendant ce temps.

je suis toujours préoccupé de son expression méchante. *TVRBVLENTA*, ce n'est point une trop mauvaise épithète pour Vénus », ajoutai-je d'un ton modeste, car je n'étais pas moi-même fort satisfait de mon explication.

« Vénus turbulente ! Vénus la tapageuse ! Ah ! vous croyez donc que ma Vénus est une Vénus de cabaret ? Point du tout, monsieur ; c'est une Vénus de bonne compagnie. Mais je vais vous expliquer ce *TVRBVL*... Au moins vous me promettez de ne point divulguer ma découverte avant l'impression de mon mémoire. C'est que, voyez-vous, je m'en fais gloire, de cette trouvaille-là... Il faut bien que vous nous laissiez quelques épis à glaner, à nous autres pauvres diables de provinciaux. Vous êtes si riches, messieurs les savants de Paris ! »

Du haut du piédestal, où j'étais toujours perché, je lui promis solennellement que je n'aurais jamais l'indignité de lui voler sa découverte.

« *TVRBVL*..., monsieur, dit-il en se rapprochant et baissant la voix de peur qu'un autre que moi ne pût l'entendre, lisez *TVRBVLNERÆ*.

– Je ne comprends pas davantage.

– Écoutez bien. À une lieue d'ici, au pied de la montagne, il y a un village qui s'appelle Boulternère. C'est une corruption[1] du mot latin *TVRBVLNERA*. Rien de plus commun que ces inversions. Boulternère, monsieur, a été une ville romaine. Je m'en étais toujours douté, mais jamais je n'en avais eu la preuve. La preuve, la voilà. Cette Vénus était la divinité topique[2] de la cité de Boulternère ; et ce mot de Boulternère, que je viens de démontrer d'origine antique, prouve une chose bien plus curieuse, c'est que Boulternère, avant d'être une ville romaine, a été une ville phénicienne ! »

Il s'arrêta un moment pour respirer et jouir de ma surprise. Je parvins à réprimer une forte envie de rire.

« En effet, poursuivit-il, *TVRBVLNERA* est pur phénicien, *TVR*, prononcez *TOUR*... *TOUR* et *SOUR*, même mot, n'est-ce pas ? *SOUR* est le nom phénicien de Tyr, je n'ai pas besoin de vous en rappeler le sens.

1. **Corruption** : altération, déformation.
2. **Topique** : relatif à un lieu.

BVL, c'est Baal[1], Bâl, Bel, Bul, légères différences de prononciation. Quant à NERA, cela me donne un peu de peine. Je suis tenté de croire, faute de trouver un mot phénicien, que cela vient du grec νηρός, humide, marécageux. Ce serait donc un mot hybride[2]. Pour justifier νηρός, je vous montrerai à Boulternère comment les ruisseaux de la montagne y forment des mares infectes. D'autre part, la terminaison NERA aurait pu être ajoutée beaucoup plus tard en l'honneur de la Nera Pivesuvia, femme de Tétricus, laquelle aurait fait quelque bien à la cité de Turbul. Mais, à cause des mares, je préfère l'étymologie[3] de νηρός. »

Il prit une prise de tabac d'un air satisfait.

« Mais laissons les Phéniciens, et revenons à l'inscription. Je traduis donc : "À Vénus de Boulternère Myron dédie par son ordre cette statue, son ouvrage." »

Je me gardai bien de critiquer son étymologie, mais je voulus à mon tour faire preuve de pénétration, et je lui dis : « Halte-là, monsieur. Myron a consacré quelque chose, mais je ne vois nullement que ce soit cette statue.

– Comment ! s'écria-t-il, Myron n'était-il pas un fameux sculpteur grec ? Le talent se sera perpétué dans sa famille : c'est un de ses descendants qui aura fait cette statue. Il n'y a rien de plus sûr.

– Mais, répliquai-je, je vois sur le bras un petit trou. Je pense qu'il a servi à fixer quelque chose, un bracelet, par exemple, que ce Myron donna à Vénus en offrande expiatoire[4]. Myron était un amant malheureux. Vénus était irritée contre lui : il l'apaisa en lui consacrant un bracelet d'or. Remarquez que *fecit*[5] se prend fort souvent pour *consecravit*[6]. Ce sont termes synonymes. Je vous en montrerais plus d'un exemple si j'avais sous la main Gruter ou

1. **Baal :** dieu cruel des Phéniciens.
2. **Hybride :** formé d'éléments d'origines diverses (ici, de langues différentes, le grec et le phénicien).
3. **Étymologie :** origine d'un mot, science qui a pour objet la filiation des mots.
4. **Expiatoire :** dont le but est d'apaiser une divinité ou qui est fait en vue d'une purification.
5. ***Fecit :*** « il fit ».
6. ***Consecravit :*** « il consacra ».

bien Orellius[1]. Il est naturel qu'un amoureux voie Vénus en rêve, qu'il s'imagine qu'elle lui commande de donner un bracelet d'or à sa statue. Myron lui consacra un bracelet... Puis les Barbares[2] ou bien quelque voleur sacrilège[3]...

– Ah ! qu'on voit bien que vous avez fait des romans ! s'écria mon hôte en me donnant la main pour descendre. Non, monsieur, c'est un ouvrage de l'école de Myron. Regardez seulement le travail, et vous en conviendrez. »

M'étant fait une loi de ne jamais contredire à outrance les antiquaires entêtés, je baissai la tête d'un air convaincu en disant : « C'est un admirable morceau.

– Ah ! mon Dieu, s'écria M. de Peyrehorade, encore un trait de vandalisme ! On aura jeté une pierre à ma statue ! »

Il venait d'apercevoir une marque blanche un peu au-dessus du sein de la Vénus. Je remarquai une trace semblable sur les doigts de la main droite, qui, je le supposai alors, avaient été touchés dans le trajet de la pierre, ou bien un fragment s'en était détaché par le choc et avait ricoché sur la main. Je contai à mon hôte l'insulte dont j'avais été témoin et la prompte punition qui s'en était suivie. Il en rit beaucoup, et, comparant l'apprenti à Diomède[4], il lui souhaita de voir, comme le héros grec, tous ses compagnons changés en oiseaux blancs.

La cloche du déjeuner interrompit cet entretien classique, et, de même que la veille, je fus obligé de manger comme quatre. Puis vinrent des fermiers de M. de Peyrehorade ; et pendant qu'il leur donnait audience, son fils me mena voir une calèche qu'il avait achetée à Toulouse pour sa fiancée, et que j'admirai, cela va sans dire. Ensuite j'entrai avec lui dans l'écurie, où il me tint une demi-heure à me vanter ses chevaux, à me faire leur généalogie[5], à me

1. **Gruter [...] Orellius :** tous deux philologues, c'est-à-dire des savants qui étudient les langues. Gruter vécut fin du XVI^e^ - début du XVII^e^ siècle, et Orellius au XIX^e^ siècle.
2. **Barbares :** étrangers aux yeux des Grecs, des Romains puis des chrétiens. Par extension, personnes incultes, grossières et peu civilisées.
3. **Sacrilège :** qui profane ce qui est sacré (objets, lieux).
4. **Diomède :** Grec puni par Vénus pour l'avoir blessée pendant le siège de Troie.
5. **Généalogie :** pedigree et, plus généralement, suite d'ancêtres permettant d'établir une filiation.

Clefs d'analyse

Ligne 343 à 484 (p. 35 à 41)

Action et personnages

1. Quel est le personnage qui pose le plus de questions ? Quelle est la nature de ces questions ?
2. Comment réagit le narrateur ? Est-il attentif, agacé ou indifférent ? Justifiez votre réponse.
3. Comment les personnages interprètent-ils l'incident de la nuit précédente (la pierre jetée par les gamins) ? Sont-ils inquiets ou sceptiques ?

Langue

4. Montrez que le ton et le sujet de conversation changent. Repérez les exagérations dans l'attitude et les propos de M. de Peyrehorade qui trahissent son enthousiasme.
5. Quelles sont les langues évoquées ? Quels sont leur valeur et leur point commun malgré leur apparente diversité ?
6. Relevez les termes érudits de ce passage qui transforment cette rencontre en discussion savante.
7. Étudiez la valeur de l'érudition et la dimension prophétique de l'étymologie. Montrez que le destin de la famille est déjà inscrit sur cette statue.

Genre ou thèmes

8. Pourquoi le dialogue prend-il le relais de la description ? Montrez comment sa structure révèle une tension, voire une rivalité dans les rapports entre les personnages, renforcée par l'opposition géographique.
9. Montrez que le discours pédant se présente comme un exercice d'école et une véritable démonstration.
10. Peut-on lire cet épisode comme une scène de comédie dominée par le personnage de M. de Peyrehorade ?

Écriture

11. Réécrivez le discours de M. de Peyrehorade en imaginant que la statue retrouvée est celle d'Hercule.
12. Imaginez une autre inscription à la place de *CAVE AMANTEM* et interprétez-la.
13. Reconstituez l'histoire de cette statue : l'artiste, les circonstances, les lieux et les propriétaires.
14. Inventez une histoire d'amour tragique ancienne directement liée à cette statue maléfique.

Pour aller plus loin

15. Faites une recherche sur Vulcain et ses liens avec Vénus.
16. À partir des données étymologiques, donnez votre interprétation de *TURBULNERA*.

✳ À retenir :

L'étymologie permet de remonter jusqu'au sens premier des mots en partant des racines souvent grecques ou latines. Après, tout est question d'interprétation plus ou moins pertinente et de traduction parfois considérée comme une trahison. L'onomastique est la science des noms propres, et les toponymes sont les noms de lieux qui ont souvent une signification ancienne.

conter les prix qu'ils avaient gagnés aux courses du département. Enfin il en vint à me parler de sa future, par la transition d'une jument grise qu'il lui destinait.

« Nous la verrons aujourd'hui, dit-il. Je ne sais si vous la trouverez jolie. Vous êtes difficiles, à Paris ; mais tout le monde, ici et à Perpignan, la trouve charmante. Le bon, c'est qu'elle est fort riche. Sa tante de Prades lui a laissé son bien. Oh ! je vais être fort heureux. »

Je fus profondément choqué de voir un jeune homme paraître plus touché de la dot que des beaux yeux de sa future.

« Vous vous connaissez en bijoux, poursuivit M. Alphonse, comment trouvez-vous ceci ? Voici l'anneau que je lui donnerai demain. »

En parlant ainsi, il tirait de la première phalange de son petit doigt une grosse bague enrichie de diamants, et formée de deux mains entrelacées ; allusion qui me parut infiniment poétique. Le travail en était ancien, mais je jugeai qu'on l'avait retouchée pour enchâsser les diamants. Dans l'intérieur de la bague se lisaient ces mots en lettres gothiques[1] : *Sempr' ab ti*, c'est-à-dire, toujours avec toi.

« C'est une jolie bague, lui dis-je ; mais ces diamants ajoutés lui ont fait perdre un peu de son caractère.

– Oh ! elle est bien plus belle comme cela, répondit-il en souriant. Il y a là pour douze cents francs de diamants. C'est ma mère qui me l'a donnée. C'était une bague de famille, très ancienne... du temps de la chevalerie. Elle avait servi à ma grand-mère, qui la tenait de la sienne. Dieu sait quand cela a été fait.

– L'usage à Paris, lui dis-je, est de donner un anneau tout simple, ordinairement composé de deux métaux différents, comme de l'or et du platine. Tenez, cette autre bague, que vous avez à ce doigt, serait fort convenable. Celle-ci, avec ses diamants et ses mains en relief, est si grosse qu'on ne pourrait mettre un gant par-dessus.

– Oh ! Mme Alphonse s'arrangera comme elle voudra. Je crois qu'elle sera toujours bien contente de l'avoir. Douze cents francs au doigt, c'est agréable. Cette petite bague-là, ajouta-t-il en regardant d'un air de satisfaction l'anneau tout uni qu'il portait à la main, celle-là, c'est une femme à Paris qui me l'a donnée un jour de mardi gras. Ah ! comme je m'en suis donné[1] quand j'étais à Paris, il y a deux ans ! C'est là qu'on s'amuse !... » Et il soupira de regret.

Nous devions dîner ce jour-là à Puygarrig, chez les parents de la future ; nous montâmes en calèche, et nous nous rendîmes au château, éloigné d'Ille d'environ une lieue et demie. Je fus présenté et accueilli comme l'ami de la famille. Je ne parlerai pas du dîner ni de la conversation qui s'ensuivit, et à laquelle je pris peu de part. M. Alphonse, placé à côté de sa future, lui disait un mot à l'oreille tous les quarts d'heure. Pour elle, elle ne levait guère les yeux, et, chaque fois que son prétendu[2] lui parlait, elle rougissait avec modestie, mais lui répondait sans embarras.

Mlle de Puygarrig avait dix-huit ans ; sa taille souple et délicate contrastait avec les formes osseuses de son robuste fiancé. Elle était non seulement belle, mais séduisante. J'admirais le naturel parfait de toutes ses réponses ; et son air de bonté, qui pourtant n'était pas exempt d'une légère teinte de malice, me rappela, malgré moi, la Vénus de mon hôte. Dans cette comparaison que je fis en moi-même, je me demandais si la supériorité de beauté qu'il fallait bien accorder à la statue ne tenait pas, en grande partie, à son expression de tigresse ; car l'énergie, même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous un étonnement et une espèce d'admiration involontaire.

« Quel dommage, me dis-je en quittant Puygarrig, qu'une si aimable personne soit riche, et que sa dot[3] la fasse rechercher par un homme indigne d'elle ! »

En revenant à Ille, et ne sachant trop que dire à Mme de Peyrehorade, à qui je croyais convenable d'adresser quelquefois la parole :

« Vous êtes bien esprits forts[4] en Roussillon ! m'écriai-je ; comment, madame, vous faites un mariage un vendredi[5] ! À Paris nous aurions plus de superstition ; personne n'oserait prendre femme un tel jour.

1. **Lettres gothiques :** écriture à caractères droits, à angles et à crochets qui remplace l'écriture romane.

1. **Je m'en suis donné :** je me suis donné du bon temps, je me suis amusé.
2. **Prétendu :** fiancé, équivalent de *futur* (époux).
3. **Dot :** argent, bien qu'une femme apporte quand elle se marie.
4. **Esprits forts :** qui ne sont pas superstitieux.
5. **Vendredi :** jour de la mort du Christ.

– Mon Dieu ! ne m'en parlez pas, me dit-elle, si cela n'avait dépendu que de moi, certes on eût choisi un autre jour. Mais Peyrehorade l'a voulu, et il a fallu lui céder. Cela me fait de la peine pourtant. S'il arrivait quelque malheur ? Il faut bien qu'il y ait une raison, car enfin pourquoi tout le monde a-t-il peur du vendredi ?

– Vendredi ! s'écria son mari, c'est le jour de Vénus[1] ! Bon jour pour un mariage ! Vous le voyez, mon cher collègue, je ne pense qu'à ma Vénus. D'honneur[2] ! c'est à cause d'elle que j'ai choisi le vendredi. Demain, si vous voulez, avant la noce, nous lui ferons un petit sacrifice ; nous sacrifierons deux palombes[3], et si je savais où trouver de l'encens...

– Fi donc, Peyrehorade ! interrompit sa femme scandalisée au dernier point. Encenser une idole ! Ce serait une abomination ! Que dirait-on de nous dans le pays ?

– Au moins, dit M. de Peyrehorade, tu me permettras de lui mettre sur la tête une couronne de roses et de lis :

Manibus date lilia plenis[4].

Vous le voyez, monsieur, la Charte[5] est un vain mot. Nous n'avons pas la liberté des cultes !»

Les arrangements du lendemain furent réglés de la manière suivante. Tout le monde devait être prêt et en toilette à dix heures précises. Le chocolat pris, on se rendrait en voiture à Puygarrig. Le mariage civil devait se faire à la mairie du village, et la cérémonie religieuse dans la chapelle du château. Viendrait ensuite un déjeuner. Après le déjeuner on passerait le temps comme l'on pourrait jusqu'à sept heures. À sept heures, on retournerait à Ille, chez M. de Peyrehorade, où devaient souper les deux familles réunies. Le reste s'ensuit naturellement. Ne pouvant danser, on avait voulu manger le plus possible.

Dès huit heures j'étais assis devant la Vénus, un crayon à la main, recommençant pour la vingtième fois la tête de la statue,

1. **Le jour de Vénus :** *vendredi* vient du latin *veneris dies*, qui signifie « jour de Vénus ».
2. **D'honneur :** parole d'honneur.
3. **Palombe :** sorte de pigeon ramier du sud de la France. La colombe est l'oiseau consacré à Vénus.
4. ***Manibus date lilia plenis :*** « Jetez des lis à pleines mains », Virgile, *L'Énéide*, VI, 883.
5. **La Charte :** Constitution octroyée par Louis XVIII en 1814.

Clefs d'analyse

Ligne 485 à 586
(p. 41 à 46)

Action et personnages

1. Comment est indiqué le passage d'une scène à l'autre ? Quels sont les éléments qui changent (décor, personnage) ?
2. Quelles sont les qualités physiques et morales de la fiancée appréciées par Alphonse de Peyrehorade et par le narrateur ? Correspondent-elles à l'idéal féminin du XIXe siècle ?
3. Montrez pourquoi la fiancée ne convient pas à Alphonse. Que penser de sa ressemblance avec la statue ?
4. Évoquez les sentiments éprouvés par les personnages au sujet du choix du jour (un vendredi). Ils se rangent dans deux camps différents. Lesquels ?

Langue

5. Le narrateur ne raconte pas tout en détail : « Je ne parlerai pas du dîner ni de la conversation qui s'ensuivit ». Comment s'appelle ce procédé ?
6. Le narrateur évoque les projets du lendemain : quel est le temps et le mode des verbes ? Justifiez l'emploi du mode.
7. Quelle est la valeur des répétitions (propos pédants du père, repas) ?

Genre ou thèmes

8. Trouvez les expressions qui trahissent la distance du narrateur qui critique de plus en plus ses hôtes. Comment expliquer son attitude ironique ? Pourquoi n'approuve-t-il pas ce mariage ?
9. La bague préférée d'Alphonse ne plaît pas au narrateur. Est-ce une affaire de goûts personnels ou de tradition ? Pourquoi la grosse bague ne convient-elle pas ? Que symbolise-t-elle ?
10. Pourquoi le choix de la date du mariage prend-il une dimension sacrilège ? Montrez la part de responsabilité et de culpabilité du père et celle de la mère.
11. Citez une sentence dans les pensées du narrateur. Quelles sont ses caractéristiques ?

Clefs d'analyse Ligne 485 à 586 (p. 41 à 46)

Écriture

12. Évoquez les circonstances de la rencontre entre le jeune Peyrehorade et sa future épouse.
13. Décrivez de manière plus précise les futurs époux.
14. Imaginez la jeunesse tumultueuse du jeune homme à Paris. Pourquoi regrette-t-il cette période de sa vie ?

Pour aller plus loin

15. Renseignez-vous sur les critères de beauté féminine de l'époque.
16. Quelles qualités et compétences attend-on d'une femme ?
17. Établissez une comparaison autour du thème de la dot et du mariage avec *L'Avare* et *L'École des femmes* de Molière.
18. Faites un rapprochement avec l'histoire de Psyché dans *L'Âne d'or* d'Apulée.

*** À retenir :**

Les dialogues sont des propos rapportés au style direct. Ils restituent les paroles avec l'intonation, les sentiments, le niveau de langue, le lexique particulier d'un personnage, ce qu'on appelle son idiolecte. Les interjections (« oh », « ah ») suivies d'un point d'exclamation et éventuellement aussi de points de suspension trahissent des émotions fortes comme la surprise, la joie.

sans pouvoir parvenir à en saisir l'expression. M. de Peyrehorade allait et venait autour de moi, me donnait des conseils, me répétait ses étymologies phéniciennes ; puis disposait des roses du Bengale sur le piédestal de la statue, et d'un ton tragi-comique lui adressait des vœux pour le couple qui allait vivre sous son toit. Vers neuf heures il rentra pour songer à sa toilette, et en même temps parut M. Alphonse, bien serré dans un habit neuf, en gants blancs, souliers vernis, boutons ciselés, une rose à la boutonnière.

« Vous ferez le portrait de ma femme ? me dit-il en se penchant sur mon dessin. Elle est jolie aussi. »

En ce moment commençait, sur le jeu de paume dont j'ai parlé, une partie qui, sur-le-champ, attira l'attention de M. Alphonse. Et moi, fatigué, et désespérant de rendre cette diabolique figure, je quittai bientôt mon dessin pour regarder les joueurs. Il y avait parmi eux quelques muletiers espagnols arrivés de la veille. C'étaient des Aragonais et des Navarrois[1], presque tous d'une adresse merveilleuse. Aussi les Illois, bien qu'encouragés par la présence et les conseils de M. Alphonse, furent-ils assez promptement battus par ces nouveaux champions. Les spectateurs nationaux[2] étaient consternés. M. Alphonse regarda à sa montre. Il n'était encore que neuf heures et demie. Sa mère n'était pas coiffée. Il n'hésita plus : il ôta son habit, demanda une veste, et défia les Espagnols. Je le regardai faire en souriant, et un peu surpris.

« Il faut soutenir l'honneur du pays », dit-il.

Alors je le trouvai vraiment beau. Il était passionné. Sa toilette, qui l'occupait si fort tout à l'heure, n'était plus rien pour lui. Quelques minutes avant il eût craint de tourner la tête de peur de déranger sa cravate. Maintenant il ne pensait plus à ses cheveux frisés ni à son jabot[3] si bien plissé. Et sa fiancée ?... Ma foi, si cela eût été nécessaire, il aurait, je crois, fait ajourner le mariage. Je le vis chausser à la hâte une paire de sandales, retrousser ses manches, et, d'un air assuré, se mettre à la tête du parti vaincu, comme César

1. **Des Aragonais et des Navarrois :** habitants de l'Aragon et de la Navarre, des régions d'Espagne. On écrit aujourd'hui Navarrais.
2. **Nationaux :** les Français. Ici, les Illois, habitants d'Ille.
3. **Jabot :** ornement (souvent en dentelle) qui part du col d'une chemise et s'étale sur la poitrine.

ralliant ses soldats à Dyrrachium[1]. Je sautai la haie, et me plaçai commodément à l'ombre d'un micocoulier[2], de façon à bien voir les deux camps.

Contre l'attente générale, M. Alphonse manqua la première balle ; il est vrai qu'elle vint rasant la terre et lancée avec une force surprenante par un Aragonais qui paraissait être le chef des Espagnols.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, sec et nerveux, haut de six pieds, et sa peau olivâtre[3] avait une teinte presque aussi foncée que le bronze de la Vénus.

M. Alphonse jeta sa raquette à terre avec fureur.

« C'est cette maudite bague, s'écria-t-il, qui me serre le doigt, et me fait manquer une balle sûre ! »

Il ôta, non sans peine, sa bague de diamants : je m'approchais pour la recevoir ; mais il me prévint[4], courut à la Vénus, lui passa la bague au doigt annulaire, et reprit son poste à la tête des Illois.

Il était pâle, mais calme et résolu. Dès lors il ne fit plus une seule faute, et les Espagnols furent battus complètement. Ce fut un beau spectacle que l'enthousiasme des spectateurs : les uns poussaient mille cris de joie en jetant leurs bonnets en l'air ; d'autres lui serraient les mains, l'appelant l'honneur du pays. S'il eût repoussé une invasion, je doute qu'il eût reçu des félicitations plus vives et plus sincères. Le chagrin des vaincus ajoutait encore à l'éclat de sa victoire.

« Nous ferons d'autres parties, mon brave, dit-il à l'Aragonais d'un ton de supériorité ; mais je vous rendrai des points[5]. »

J'aurais désiré que M. Alphonse fût plus modeste, et je fus presque peiné de l'humiliation de son rival.

Le géant espagnol ressentit profondément cette insulte. Je le vis pâlir sous sa peau basanée[6]. Il regardait d'un air morne sa raquette en serrant les dents ; puis, d'une voix étouffée, il dit tout bas : *Me lo pagarás*[7].

1. **Dyrrachium** : ville d'Illyrie (aujourd'hui en Albanie).
2. **Micocoulier** : arbre méridional de la famille des ormes.
3. **Olivâtre** : d'une couleur verte comme celle des olives.
4. **Prévint** : précéda, devança.
5. **Je vous rendrai des points** : je vous donnerai des points d'avance pour vous aider.
6. **Basanée** : bronzée, hâlée (par le soleil ou naturellement).
7. ***Me lo pagarás*** : « Tu me le paieras », en espagnol.

La voix de M. de Peyrehorade troubla le triomphe de son fils ; mon hôte, fort étonné de ne point le trouver présidant aux apprêts de la calèche neuve, le fut bien plus encore en le voyant tout en sueur, la raquette à la main. M. Alphonse courut à la maison, se lava la figure et les mains, remit son habit neuf et ses souliers vernis, et cinq minutes après nous étions au grand trot sur la route de Puygarrig. Tous les joueurs de paume de la ville et grand nombre de spectateurs nous suivirent avec des cris de joie. À peine les chevaux vigoureux qui nous traînaient pouvaient-ils maintenir leur avance sur ces intrépides Catalans.

Nous étions à Puygarrig, et le cortège allait se mettre en marche pour la mairie, lorsque M. Alphonse, se frappant le front, me dit tout bas :

« Quelle brioche[1] ! J'ai oublié la bague ! Elle est au doigt de la Vénus, que le diable puisse emporter ! Ne le dites pas à ma mère au moins. Peut-être qu'elle ne s'apercevra de rien.

– Vous pourriez envoyer quelqu'un, lui dis-je.

– Bah ! mon domestique est resté à Ille. Ceux-ci, je ne m'y fie guère. Douze cents francs de diamants ! cela pourrait en tenter plus d'un. D'ailleurs que penserait-on ici de ma distraction[2] ? Ils se moqueraient trop de moi. Ils m'appelleraient le mari de la statue... Pourvu qu'on ne me la vole pas ! Heureusement que l'idole fait peur à mes coquins. Ils n'osent l'approcher à longueur de bras. Bah ! ce n'est rien ; j'ai une autre bague. »

Les deux cérémonies civile et religieuse s'accomplirent avec la pompe[3] convenable ; et Mlle de Puygarrig reçut l'anneau d'une modiste[4] de Paris, sans se douter que son fiancé lui faisait le sacrifice d'un gage amoureux. Puis on se mit à table, où l'on but, mangea, chanta même, le tout fort longuement. Je souffrais pour la mariée de la grosse[5] joie qui éclatait autour d'elle ; pourtant elle faisait meilleure contenance[6] que je ne l'aurais espéré, et son embarras n'était ni de la gaucherie ni de l'affectation.

Peut-être le courage vient-il avec les situations difficiles.

1. **Quelle brioche** : quelle sottise.
2. **Distraction** : manque d'attention, étourderie.
3. **Pompe** : faste, splendeur d'une cérémonie.
4. **Modiste** : personne qui fabrique et vend des coiffures féminines.
5. **Grosse** : grossière, vulgaire.
6. **Contenance** : apparence, allure, manière de se tenir.

Clefs d'analyse

Ligne 587 à 672 (p. 46 à 51)

Action et personnages

1. Comment passe-t-on d'un épisode à l'autre ? Qu'est-ce qui donne à ce passage son unité ?
2. Comment le portrait d'Alphonse est-il valorisé ? L'opinion du narrateur sur ce personnage a-t-elle changé ?
3. Quelles sont les caractéristiques physiques et morales de l'Aragonais ?
4. Quelles sont les réactions des spectateurs et du narrateur ?

Langue

5. Analysez le jeu de répétition des actions et la nature des verbes au début du passage.
6. Quelle est la valeur des verbes au passé simple dans l'évocation de la partie ?
7. Relevez les exagérations dans les comparaisons ainsi que les éléments qui appartiennent au champ lexical de la guerre.
8. Commentez l'attitude d'Alphonse et ses propos.

Genre ou thèmes

9. Comment l'idée de rapidité est-elle suggérée ?
10. Étudiez l'art de ménager le suspense dans cet épisode.
11. Ambivalence : interprétez la brusque métamorphose physique et morale d'Alphonse qui devient un véritable héros national. Montrez le caractère imprudent des propos d'Alphonse, qui se condamne lui-même. Quels sont ses deux erreurs et ses deux actes de transgression ?
12. Analysez le souffle épique de la scène. Quelle dimension prend symboliquement la partie de jeu de paume ?
13. Mettez en valeur le contraste entre l'atmosphère festive et joyeuse et l'abattement des vaincus, ainsi que les détails inquiétants du passage.

Écriture

14. Racontez le déroulement de la partie qui oppose le futur époux et l'Aragonais.
15. Imaginez les conséquences d'une victoire de l'Aragonais.
16. En transposant, décrivez un autre match sportif (football, tennis...).
17. Évoquez les pensées et les réactions des vaincus et ce qu'ils font après la partie.

Pour aller plus loin

18. Faites une recherche sur le jeu de paume et autres jeux de balle (pelote basque, tennis...).
19. Enquête sur des figures de héros ou de demi-dieux (Roland, Hercule par exemple).

✳ À retenir :

L'hyperbole est une figure d'amplification et d'exagération (augmentative ou diminutive), qui a comme support des nombres (« mille »), des substantifs (« géant »), une comparaison (« comme César »).
Les habitants d'une ville, d'une région ou d'un pays sont écrits avec une majuscule (« Aragonais », « Navarrais », « Illois », « Espagnols »).

Le déjeuner terminé quand il plut à Dieu, il était quatre heures ; les hommes allèrent se promener dans le parc, qui était magnifique, ou regardèrent danser sur la pelouse du château les paysannes de Puygarrig, parées de leurs habits de fête. De la sorte, nous employâmes quelques heures. Cependant les femmes étaient fort empressées autour de la mariée, qui leur faisait admirer sa corbeille[1]. Puis elle changea de toilette, et je remarquai qu'elle couvrit ses beaux cheveux d'un bonnet et d'un chapeau à plumes, car les femmes n'ont rien de plus pressé que de prendre, aussitôt qu'elles le peuvent, les parures que l'usage leur défend de porter quand elles sont encore demoiselles.

Il était près de huit heures quand on se disposa à partir pour Ille. Mais d'abord eut lieu une scène pathétique. La tante de Mlle de Puygarrig, qui lui servait de mère, femme très âgée et fort dévote[2], ne devait point aller avec nous à la ville. Au départ, elle fit à sa nièce un sermon[3] touchant sur ses devoirs d'épouse, duquel sermon résulta un torrent de larmes et des embrassements sans fin. M. de Peyrehorade comparait cette séparation à l'enlèvement des Sabines[4]. Nous partîmes pourtant, et, pendant la route, chacun s'évertua pour distraire la mariée et la faire rire ; mais ce fut en vain.

À Ille, le souper nous attendait, et quel souper ! Si la grosse joie du matin m'avait choqué, je le fus bien davantage des équivoques et des plaisanteries dont le marié et la mariée surtout furent l'objet. Le marié, qui avait disparu un instant avant de se mettre à table, était pâle et d'un sérieux de glace. Il buvait à chaque instant du vieux vin de Collioure presque aussi fort que de l'eau-de-vie. J'étais à côté de lui, et me crus obligé de l'avertir :

« Prenez garde ! on dit que le vin... »

Je ne sais quelle sottise je lui dis pour me mettre à l'unisson des convives.

1. **Corbeille :** cadeaux offerts à la mariée.
2. **Dévote :** attachée à la religion et à ses principes (terme souvent péjoratif pour souligner l'exagération).
3. **Sermon :** discours d'un prédicateur et, par extension, discours moralisateur et ennuyeux.
4. **Sabines :** jeunes filles et jeunes femmes enlevées par ruse par les Romains, qui avaient besoin d'épouses et avaient invité leurs voisins à une fête.

Il me poussa le genou, et très bas il me dit :

« Quand on se lèvera de table..., que je puisse vous dire deux mots. »

Son ton solennel me surprit. Je le regardai plus attentivement, et je remarquai l'étrange altération de ses traits.

« Vous sentez-vous indisposé ? lui demandai-je.

– Non. »

Et il se remit à boire.

Cependant, au milieu des cris et des battements de mains, un enfant de onze ans, qui s'était glissé sous la table, montrait aux assistants un joli ruban blanc et rose qu'il venait de détacher de la cheville de la mariée. On appelle cela sa jarretière. Elle fut aussitôt coupée par morceaux et distribuée aux jeunes gens, qui en ornèrent leur boutonnière, suivant un antique usage qui se conserve encore dans quelques familles patriarcales[1]. Ce fut pour la mariée une occasion de rougir jusqu'au blanc des yeux. Mais son trouble fut au comble lorsque M. de Peyrehorade, ayant réclamé le silence, lui chanta quelques vers catalans, impromptus[2], disait-il. En voici le sens, si je l'ai bien compris :

« Qu'est-ce donc, mes amis ? Le vin que j'ai bu me fait-il voir double ? Il y a deux Vénus ici... »

Le marié tourna brusquement la tête d'un air effaré, qui fit rire tout le monde.

« Oui, poursuivit M. de Peyrehorade, il y a deux Vénus sous mon toit. L'une, je l'ai trouvée dans la terre comme une truffe ; l'autre, descendue des cieux, vient de nous partager sa ceinture. »

Il voulait dire sa jarretière.

« Mon fils, choisis de la Vénus romaine ou de la catalane celle que tu préfères. Le maraud prend la catalane, et sa part est la meilleure. La romaine est noire, la catalane est blanche. La romaine est froide, la catalane enflamme tout ce qui l'approche. »

Cette chute[3] excita un tel hourra, des applaudissements si bruyants et des rires si sonores, que je crus que le plafond allait nous tomber sur la tête. Autour de la table il n'y avait que trois visages sérieux,

1. **Patriarcales :** fondées sur la puissance du père.
2. **Impromptus :** improvisés.
3. **Chute :** fin spirituelle.

ceux des mariés et le mien. J'avais un grand mal de tête ; et puis, je ne sais pourquoi, un mariage m'attriste toujours. Celui-là, en outre, me dégoûtait un peu.

Les derniers couplets ayant été chantés par l'adjoint du maire, et ils étaient fort lestes[1], je dois le dire, on passa dans le salon pour jouir du départ de la mariée, qui devait être bientôt conduite à sa chambre, car il était près de minuit.

M. Alphonse me tira dans l'embrasure[2] d'une fenêtre, et me dit en détournant les yeux :

« Vous allez vous moquer de moi... Mais je ne sais ce que j'ai... je suis ensorcelé ! le diable m'emporte ! »

La première pensée qui me vint fut qu'il se croyait menacé de quelque malheur du genre de ceux dont parlent Montaigne et Mme de Sévigné : « Tout l'empire amoureux est plein d'histoires tragiques », etc.

Je croyais que ces sortes d'accidents n'arrivaient qu'aux gens d'esprit, me dis-je à moi-même.

« Vous avez trop bu de vin de Collioure, mon cher monsieur Alphonse, lui dis-je. Je vous avais prévenu.

– Oui, peut-être. Mais c'est quelque chose de bien plus terrible. »

Il avait la voix entrecoupée. Je le crus tout à fait ivre.

« Vous savez bien, mon anneau ? poursuivit-il après un silence.

– Eh bien ! on l'a pris ?

– Non.

– En ce cas, vous l'avez ?

– Non... je... je ne puis l'ôter du doigt de cette diable de Vénus.

– Bon ! vous n'avez pas tiré assez fort.

– Si fait... Mais la Vénus... elle a serré le doigt. »

Il me regardait fixement d'un air hagard, s'appuyant à l'espagnolette pour ne pas tomber.

« Quel conte ! lui dis-je. Vous avez trop enfoncé l'anneau. Demain vous l'aurez avec des tenailles. Mais prenez garde de gâter[3] la statue.

1. **Lestes** : un peu trop libres, grivois, licencieux.
2. **Embrasure** : espace dégagé dans l'épaisseur d'un mur (pour une fenêtre ou une porte).
3. **Gâter** : abîmer.

– Non, vous dis-je. Le doigt de la Vénus est retiré[1], reployé ; elle serre la main, m'entendez-vous ?... C'est ma femme, apparemment, puisque je lui ai donné mon anneau... Elle ne veut plus le rendre. »

J'éprouvai un frisson subit, et j'eus un instant la chair de poule. Puis, un grand soupir qu'il fit m'envoya une bouffée de vin, et toute émotion disparut.

Le misérable, pensai-je, est complètement ivre.

« Vous êtes antiquaire, monsieur, ajouta le marié d'un ton lamentable ; vous connaissez ces statues-là... il y a peut-être quelque ressort, quelque diablerie[2], que je ne connais point... Si vous alliez voir ?

– Volontiers, dis-je. Venez avec moi.

– Non, j'aime mieux que vous y alliez seul. »

Je sortis du salon.

Le temps avait changé pendant le souper, et la pluie commençait à tomber avec force. J'allais demander un parapluie, lorsqu'une réflexion m'arrêta. Je serais un bien grand sot, me dis-je, d'aller vérifier ce que m'a dit un homme ivre ! Peut-être, d'ailleurs, a-t-il voulu me faire quelque méchante plaisanterie pour apprêter à rire à ces honnêtes provinciaux ; et le moins qu'il puisse m'en arriver, c'est d'être trempé jusqu'aux os et d'attraper un bon rhume.

De la porte je jetai un coup d'œil sur la statue ruisselante d'eau, et je montai dans ma chambre sans rentrer dans le salon. Je me couchai ; mais le sommeil fut long à venir. Toutes les scènes de la journée se représentaient à mon esprit. Je pensais à cette jeune fille si belle et si pure abandonnée à un ivrogne brutal. Quelle odieuse chose, me disais-je, qu'un mariage de convenance ! Un maire revêt une écharpe tricolore, un curé une étole[3], et voilà la plus honnête fille du monde livrée au Minotaure[4] ! Deux êtres qui ne s'aiment pas, que peuvent-ils se dire dans un pareil moment, que deux amants achèteraient au prix de leur existence ? Une femme peut-

1. **Retiré** : recourbé.
2. **Diablerie** : maléfice, mauvais tour joué par le diable.
3. **Étole** : bande d'étoffe portée par un prêtre pendant certaines cérémonies.
4. **Minotaure** : monstre de la mythologie grecque, enfermé dans le Labyrinthe, qui dévorait chaque année sept jeunes gens et sept jeunes filles. Thésée le tua, aidé et guidé par Ariane.

Clefs d'analyse

Ligne 673 à 798 (p. 51 à 57)

Action et personnages

1. Montrez que le passage est sans surprise et correspond à la réalisation de tous les projets précédents.
2. Quel est le rôle des femmes par rapport aux personnages masculins ?
3. Quelles sont les expressions qui trahissent l'ennui, l'agacement, voire la misanthropie du narrateur ? Relevez dans cet extrait une phrase sentencieuse et caractérisez-la. Comment se manifestent la prise de distance du narrateur et son amère lucidité ?
4. Comment l'atmosphère de fête est-elle troublée ? Par quels événements, à cause de quelles attitudes ? Montrez à travers les gestes, les paroles, les sensations et les sentiments, que la scène progresse vers un point paroxystique.

Langue

5. Relevez les notations temporelles qui donnent l'idée de succession et de durée et retrouvez la structure de la scène.
6. Analysez les propos d'Alphonse et en particulier la ponctuation. En quoi cette dernière traduit-elle ses émotions ?
7. Étudiez le champ lexical de la peur qui envahit Alphonse. Comment se manifeste-t-elle ? Pourquoi le narrateur est-il surpris ?

Genre ou thèmes

8. Retrouvez le mélange du profane et du sacré au début de la scène. Caractérisez l'atmosphère festive de cette soirée de noces et sa dimension sacrificielle.
9. La soirée prend une dimension spectaculaire que vous mettrez en valeur. Le narrateur participe-t-il vraiment à la fête ?
10. Comparez les deux mouvements inverses de cette scène et l'opposition entre les mariés et le narrateur d'une part et les invités d'autre part.

11. En quoi la chanson est-elle grivoise ? Pourquoi la jeune mariée correspond-elle au portrait esquissé dans un jeu de contrastes avec la statue (Vénus blanche/Vénus noire) ?

Écriture

12. Un archéologue arrive sur place et explique à l'assistance le phénomène du doigt qui s'est replié. Rédigez son témoignage.
13. Un des invités, journaliste, relate le déroulement de la noce. Rédigez son article.
14. Décrivez un mariage dans un autre pays ou à une autre époque.

Pour aller plus loin

15. Enquêtez sur les coutumes oubliées, les chansons à boire des mariages selon les régions ou les pays.
16. Faites des recherches sur la symbolique de la jarretière.

* À retenir :

Un champ lexical est un ensemble de termes (de natures grammaticales éventuellement variées) qui gravitent autour d'une notion, d'une idée qu'ils illustrent. Ici nous trouvons le champ lexical du malaise et de la peur.

elle jamais aimer un homme qu'elle aura vu grossier une fois ? Les premières impressions ne s'effacent pas, et j'en suis sûr, ce M. Alphonse méritera bien d'être haï...

Durant mon monologue[1], que j'abrège beaucoup, j'avais entendu force allées et venues dans la maison, les portes s'ouvrir et se fermer, des voitures partir ; puis il me semblait avoir entendu sur l'escalier les pas légers de plusieurs femmes se dirigeant vers l'extrémité du corridor opposé à ma chambre. C'était probablement le cortège de la mariée qu'on menait au lit. Ensuite on avait redescendu l'escalier. La porte de Mme de Peyrehorade s'était fermée. Que cette pauvre fille, me dis-je, doit être troublée et mal à son aise ! Je me tournais dans mon lit de mauvaise humeur. Un garçon joue un sot rôle dans une maison où s'accomplit un mariage.

Le silence régnait depuis quelque temps lorsqu'il fut troublé par des pas lourds qui montaient l'escalier. Les marches de bois craquèrent fortement.

« Quel butor[2] ! m'écriai-je. Je parie qu'il va tomber dans l'escalier. »

Tout redevint tranquille. Je pris un livre pour changer le cours de mes idées. C'était une statistique[3] du département, ornée d'un mémoire de M. de Peyrehorade sur les monuments druidiques de l'arrondissement de Prades. Je m'assoupis à la troisième page.

Je dormis mal et me réveillai plusieurs fois. Il pouvait être cinq heures du matin, et j'étais éveillé depuis plus de vingt minutes lorsque le coq chanta. Le jour allait se lever. Alors j'entendis distinctement les mêmes pas lourds, le même craquement de l'escalier que j'avais entendus avant de m'endormir. Cela me parut singulier. J'essayai, en bâillant, de deviner pourquoi M. Alphonse se levait si matin. Je n'imaginais rien de vraisemblable. J'allais refermer les yeux lorsque mon attention fut de nouveau excitée par des trépignements étranges auxquels se mêlèrent bientôt le tintement des sonnettes et le bruit de portes qui s'ouvraient avec fracas, puis je distinguai des cris confus.

Mon ivrogne aura mis le feu quelque part ! pensais-je en sautant à bas de mon lit.

1. **Monologue :** discours ou pensées d'une personne seule.
2. **Butor :** grossier personnage, rustre.
3. **Statistique :** étude méthodique, ensemble de données numériques.

Clefs d'analyse

Ligne 799 à 842 (p. 57 à 60)

Action et personnages

1. Étudiez le changement d'atmosphère. Montrez qu'il s'agit d'un moment de pause avant le dénouement tragique.
2. Que traduit l'impression de durée et de discontinuité ? Peut-on parler d'hallucinations auditives et d'atmosphère de cauchemar et de confusion ?
3. Comment est souligné le contraste entre la jeune fille et son époux ?
4. Quels rôles jouent le maire et le curé ?
5. Pourquoi le point de vue du narrateur est-il limité et quelles sont les conséquences de son ignorance ? Comment le narrateur semble-t-il expliquer la lourdeur des pas qu'il entend ?

Langue

6. Caractérisez le défilé d'images et de réflexions du narrateur insomniaque.
7. Comment passe-t-il du particulier au général dans ses réflexions intérieures ?
8. Étudiez le champ lexical de la haine et justifiez les sentiments hostiles du narrateur à l'égard d'Alphonse en citant des désignations péjoratives. Ne critique-t-il pas en réalité toute la famille et plus généralement toute la société ?
9. Analysez les temps des verbes : passé simple, imparfait, présent.
10. Quelle est la valeur des répétitions (« les mêmes pas lourds, le même craquement de l'escalier ») et de l'opposition entre « avant » et « après » ?

Genre ou thèmes

11. Quel est le type de sensations évoquées et leur importance ? Par quels éléments la vision est-elle remplacée ? Montrez que le narrateur éprouve un malaise à la fois physique et moral. Relevez le jeu des contrastes de ce passage notamment dans les sensations et dans les sentiments du narrateur.

Clefs d'analyse Ligne 799 à 842 (p. 57 à 60)

12. Quelle forme prennent les réflexions du narrateur qui se retrouve seul dans sa chambre ?
13. Comment sont énoncées les vérités générales sur le mariage de convenance ?

Écriture

14. Imaginez les ultimes recommandations des femmes à la jeune fille avant l'entrée dans la chambre nuptiale.
15. Écrivez le discours du narrateur qui s'adresse au public pour dénoncer le mariage de convenance ou de raison.
16. Reconstituez les rêves du narrateur pendant cette mauvaise nuit.

Pour aller plus loin

17. Quelle est la différence entre un proverbe, un dicton, une maxime, une sentence, un aphorisme ? Dans un dictionnaire de proverbes, cherchez des expressions en rapport avec le mariage.
18. Citez des termes péjoratifs dans la lignée de « butor ».

*** À retenir :**

Le monologue au théâtre est le discours que prononce un personnage qui se retrouve seul sur scène. Dans un récit, il s'agit également d'un monologue, comme celui du narrateur seul dans sa chambre, éventuellement appelé monologue intérieur si ce sont des réflexions et des pensées.

Je m'habillai rapidement et j'entrai dans le corridor. De l'extrémité opposée partaient des cris et des lamentations, et une voix déchirante dominait toutes les autres : « Mon fils ! mon fils ! » Il était évident qu'un malheur était arrivé à M. Alphonse. Je courus à la chambre nuptiale : elle était pleine de monde. Le premier spectacle qui frappa ma vue fut le jeune homme à demi vêtu, étendu en travers sur le lit dont le bois était brisé. Il était livide, sans mouvement. Sa mère pleurait et criait à côté de lui. M. de Peyrehorade s'agitait, lui frottait les tempes avec de l'eau de Cologne, ou lui mettait des sels sous le nez. Hélas ! depuis longtemps son fils était mort. Sur un canapé, à l'autre bout de la chambre, était la mariée, en proie à d'horribles convulsions. Elle poussait des cris inarticulés, et deux robustes servantes avaient toutes les peines du monde à la contenir.

« Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé ? »

Je m'approchai du lit et soulevai le corps du malheureux jeune homme ; il était déjà roide et froid. Ses dents serrées et sa figure noircie exprimaient les plus affreuses angoisses. Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible. Nulle trace de sang cependant sur ses habits. J'écartai sa chemise et vis sur sa poitrine une empreinte livide[1] qui se prolongeait sur les côtes et le dos. On eût dit qu'il avait été étreint dans un cercle de fer. Mon pied posa sur quelque chose de dur qui se trouvait sur le tapis ; je me baissai et vis la bague de diamants.

J'entraînai M. de Peyrehorade et sa femme dans leur chambre ; puis j'y fis porter la mariée. « Vous avez encore une fille, leur dis-je, vous lui devez vos soins. » Alors je les laissai seuls.

Il ne me paraissait pas douteux que M. Alphonse n'eût été victime d'un assassinat dont les auteurs avaient trouvé moyen de s'introduire la nuit dans la chambre de la mariée. Ces meurtrissures à la poitrine, leur direction circulaire m'embarrassaient beaucoup pourtant, car un bâton ou une barre de fer n'aurait pu les produire. Tout d'un coup je me souvins d'avoir entendu dire qu'à Valence des braves[2] se servaient de longs sacs de cuir remplis de sable fin pour assommer les gens dont on leur avait payé la mort.

1. **Livide :** de couleur bleuâtre, plombée. Autre sens : pâle, blafard.
2. **Braves :** tueurs à gages.

Aussitôt je me rappelai le muletier aragonais et sa menace ; toutefois j'osais à peine penser qu'il eût tiré une si terrible vengeance d'une plaisanterie légère.

J'allais dans la maison, cherchant partout des traces d'effraction, et n'en trouvant nulle part. Je descendis dans le jardin pour voir si les assassins avaient pu s'introduire de ce côté ; mais je ne trouvai aucun indice certain. La pluie de la veille avait d'ailleurs tellement détrempé le sol, qu'il n'aurait pu garder d'empreinte bien nette. J'observai pourtant quelques pas profondément imprimés dans la terre : il y en avait dans deux directions contraires, mais sur une même ligne, partant de l'angle de la haie contiguë au jeu de paume et aboutissant à la porte de la maison. Ce pouvait être les pas de M. Alphonse lorsqu'il était allé chercher son anneau au doigt de la statue. D'un autre côté, la haie, en cet endroit, étant moins fourrée qu'ailleurs, ce devait être sur ce point que les meurtriers l'auraient franchie. Passant et repassant devant la statue, je m'arrêtai un instant pour la considérer. Cette fois, je l'avouerai, je ne pus contempler sans effroi son expression de méchanceté ironique ; et, la tête toute pleine des scènes horribles dont je venais d'être le témoin, il me sembla voir une divinité infernale applaudissant au malheur qui frappait cette maison.

Je regagnai ma chambre et j'y restai jusqu'à midi. Alors je sortis et demandai des nouvelles de mes hôtes. Ils étaient un peu plus calmes. Mlle de Puygarrig, je devrais dire la veuve de M. Alphonse, avait repris connaissance. Elle avait même parlé au procureur du roi[1] de Perpignan, alors en tournée à Ille, et ce magistrat avait reçu sa déposition[2]. Il me demanda la mienne. Je lui dis ce que je savais, et ne lui cachai pas mes soupçons contre le muletier aragonais. Il ordonna qu'il fût arrêté sur-le-champ.

« Avez-vous appris quelque chose de Mme Alphonse ? » demandai-je au procureur du roi, lorsque ma déposition fut écrite et signée.

« Cette malheureuse jeune personne est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle ! tout à fait folle. Voici ce qu'elle conte :

Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra. Alors, Mme Alphonse était dans la ruelle[3] du lit, la figure tournée

1. **Procureur du roi :** officier chargé des intérêts du roi, magistrat.
2. **Déposition :** déclaration d'une personne qui a prêté serment et témoigne en justice.
3. **Ruelle :** espace entre le lit et le mur.

Clefs d'analyse

Ligne 843 à 896
(p. 63 à 64)

Action et personnages

1. Analysez les effets de rupture et de surprise entre les deux paragraphes. Montrez qu'à ce moment précis la tension dramatique est à son comble.
2. Les personnages sont-ils vraiment actifs ? Que font-ils principalement ?
3. Montrez que le jeune Peyrehorade est réduit à l'état d'objet pitoyable.
4. Pourquoi le narrateur est-il embarrassé ? Est-il ému ? Reste-t-il cynique ? Quelle est la nature de ses gestes ?
5. Des détails physiques retiennent l'attention du narrateur. Lesquels ?

Langue

6. Relevez et classez les verbes de mouvement, d'action et de parole.
7. Quels sont les temps des verbes et leur valeur ?
8. Trouvez des éléments de modalisation liés à la subjectivité du narrateur.
9. Quelles sont les paroles prononcées et leur effet ? Qui parle ? Quelle est alors la valeur des silences ?
10. Étudiez le champ lexical de la peur et de l'horreur.

Genre ou thèmes

11. Analysez le caractère pathétique de la scène à travers les attitudes des personnages et leurs réactions. Peut-on parler ici de moment tragique ? À quelles pièces de théâtre pensez-vous ?
12. Réfléchissez sur l'art de la mise en scène dans ce passage très théâtral.
13. Le narrateur semble vouloir mener une enquête, passant d'un rôle passif de témoin à un rôle plus actif. Mettez en valeur la dimension policière de l'épisode.

Clefs d'analyse Ligne 843 à 896 (p. 63 à 64)

14. Montrez comment on glisse insensiblement du réalisme descriptif au fantastique.

Écriture

15. Réécrivez l'histoire en supposant que c'est l'Aragonais qui s'est vengé en tuant le jeune marié.
16. Imaginez la scène de confrontation entre la statue et le jeune homme en adoptant le point de vue de l'un, puis celui de l'autre.
17. Rédigez une page du journal intime de la jeune mariée racontant sa nuit de noces.

Pour aller plus loin

18. Cherchez dans la presse un fait divers tragique et analysez la structure de l'article et le style journalistique.
19. Lectures autour de Vidocq ou du personnage de Javert dans *Les Misérables* de Victor Hugo.

✻ À retenir :

La modalisation permet de souligner la subjectivité d'un point de vue et d'une interprétation, éventuellement le doute, l'incertitude. Elle apparaît à travers certains verbes d'état (« paraître », « sembler », « devoir », « pouvoir »), le mode des verbes (conditionnel) et la présence des adverbes (« probablement »).

vers la muraille. Elle ne fit pas un mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand'peur, mais n'osa pas tourner la tête. Cinq minutes, dix minutes peut-être… elle ne peut se rendre compte du temps, se passèrent de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit en fit un, et elle sentit le contact de quelque chose de froid comme la glace, ce sont ses expressions. Elle s'enfonça dans la ruelle tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un entra, qui dit : bonsoir, ma petite femme. Bientôt après on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé. La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant[1] et parut étendre les bras en avant. Elle tourna la tête alors… et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une espèce de géant verdâtre qui l'étreignait avec force. Elle dit, et m'a répété vingt fois, pauvre femme !… elle dit qu'elle a reconnu… devinez-vous ? La Vénus de bronze, la statue de M. de Peyrehorade… Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends le récit de la malheureuse folle. À ce spectacle, elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instants elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et le bas du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses bras son mari, sans mouvement. Un coq chanta. Alors la statue sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. Mme Alphonse se pendit à la sonnette, et vous savez le reste. »

On amena l'Espagnol ; il était calme, et se défendit avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. Du reste, il ne nia pas le propos que j'avais entendu ; mais il l'expliquait, prétendant qu'il n'avait voulu dire autre chose, sinon que le lendemain, reposé qu'il serait, il aurait gagné une partie de paume à son vainqueur. Je me rappelle qu'il ajouta :

« Un Aragonais, lorsqu'il est outragé[2], n'attend pas au lendemain pour se venger. Si j'avais cru que M. Alphonse eût voulu m'insulter, je lui aurais sur-le-champ donné de mon couteau dans le ventre. »

1. **Se leva sur son séant :** s'assit.
2. **Outragé :** insulté, offensé.

On compara ses souliers avec les empreintes de pas dans le jardin ; ses souliers étaient beaucoup plus grands.

Enfin l'hôtelier chez qui cet homme était logé assura qu'il avait passé toute la nuit à frotter et à médicamenter[1] un de ses mulets qui était malade.

D'ailleurs cet Aragonais était un homme bien famé[2], fort connu dans le pays, où il venait tous les ans pour son commerce. On le relâcha donc en lui faisant des excuses.

J'oubliais la déposition d'un domestique qui le dernier avait vu M. Alphonse vivant. C'était au moment qu'il allait monter chez sa femme, et, appelant cet homme, il lui demanda d'un air d'inquiétude s'il savait où j'étais. Le domestique répondit qu'il ne m'avait point vu. Alors M. Alphonse fit un soupir et resta plus d'une minute sans parler, puis il dit : « Allons ! le diable l'aura emporté aussi ! »

Je demandai à cet homme si M. Alphonse avait sa bague de diamants lorsqu'il lui parla. Le domestique hésita pour répondre ; enfin il dit qu'il ne le croyait pas, qu'il n'y avait fait au reste aucune attention. « S'il avait eu cette bague au doigt, ajouta-t-il en se reprenant, je l'aurais sans doute remarquée, car je croyais qu'il l'avait donnée à Mme Alphonse. »

En questionnant cet homme je ressentais un peu de la terreur superstitieuse que la déposition de Mme Alphonse avait répandue dans toute la maison. Le procureur du roi me regarda en souriant, et je me gardai bien d'insister.

Quelques heures après les funérailles de M. Alphonse, je me disposai à quitter Ille. La voiture de M. de Peyrehorade devait me conduire à Perpignan. Malgré son état de faiblesse, le pauvre vieillard voulut m'accompagner jusqu'à la porte de son jardin. Nous le traversâmes en silence, lui se traînant à peine, appuyé sur mon bras. Au moment de nous séparer, je jetai un dernier regard sur la Vénus. Je prévoyais bien que mon hôte, quoiqu'il ne partageât point les terreurs et les haines qu'elle inspirait à une partie de sa famille, voudrait se défaire d'un objet qui lui rappellerait sans cesse un malheur affreux. Mon intention était de l'engager à

1. **Médicamenter :** soigner.
2. **Bien famé :** qui a bonne réputation.

la placer dans un musée. J'hésitais pour entrer en matière, quand M. de Peyrehorade tourna machinalement la tête du côté où il me voyait regarder fixement. Il aperçut la statue et aussitôt fondit en larmes. Je l'embrassai, et, sans oser lui dire un seul mot, je montai dans la voiture.

Depuis mon départ, je n'ai point appris que quelque jour[1] nouveau soit venu éclairer cette mystérieuse catastrophe.

M. de Peyrehorade mourut quelques mois après son fils. Par son testament il m'a légué ses manuscrits, que je publierai peut-être un jour. Je n'y ai point trouvé le mémoire relatif aux inscriptions de la Vénus.

P.-S. Mon ami M. de P. vient de m'écrire de Perpignan que la statue n'existe plus. Après la mort de son mari, le premier soin de Mme de Peyrehorade fut de la faire fondre en cloche, et sous cette nouvelle forme elle sert à l'église d'Ille. Mais, ajoute M. de P., il semble qu'un mauvais sort poursuive ceux qui possèdent ce bronze[2]. Depuis que cette cloche sonne à Ille, les vignes ont gelé deux fois.

1. **Jour :** éclaircissement, explication.
2. **Bronze :** objet d'art en bronze.

Clefs d'analyse

Ligne 897 à la fin (p. 64 à 69)

Action et personnages

1. Repérez les indices d'un apaisement général et d'un sentiment de vide après le chaos.
2. Quels sont les sentiments et les sensations éprouvées par la mariée ? Quelles transformations a-t-elle subies ? Quelle est sa perception du temps ?
3. Comment réagit le procureur du roi ? Montrez que sa position est à la fois supérieure et extérieure par rapport aux autres personnages.
4. Pourquoi l'Aragonais apparaît-il comme l'un des suspects aux yeux du narrateur ? Quels sont les arguments qui permettent de penser qu'il est finalement innocent ? Les déclarations du domestique sont-elles utiles et dans quel sens vont ses propos ?
5. Le père a changé. Comparez le portrait du début et la vision finale en notant les contrastes. Commentez l'attitude de la mère.

Langue

6. Relevez les termes relatifs à la tragédie.
7. Quels sont les temps utilisés et leur valeur ?
8. Quels sont les indices qui caractérisent la fin de la nouvelle ? Montrez que tout annonce un départ et une page tournée. Les dernières informations (dans le post-scriptum) sont-elles importantes ou secondaires ?

Genre ou thèmes

9. Retrouvez les procédés de mise à distance du récit. Pourquoi Mérimée multiplie-t-il les points de vue, les hypothèses concernant l'identité et les mobiles du meurtrier et les récits rétrospectifs ? Comment le lecteur est-il censé réagir ?
10. Quel est le personnage qui garde un point de vue lucide et rationnel dans toute cette affaire ? Qui semble choisir le surnaturel et pour quelles raisons ? Comment expliquer

l'absence du « mémoire relatif aux inscriptions de la Vénus » dans les papiers laissés par M. de Peyrehorade au narrateur ?

11. Comment la statue est-elle désignée ? Est-elle encore considérée comme un personnage malfaisant ou comme un objet ? Quelle est la valeur de la transformation de la statue en cloche ?
12. Étudiez l'atmosphère funèbre de ces dernières pages et l'impression d'enchaînement inéluctable des catastrophes. Assiste-t-on à une accélération finale, à une précipitation des événements ? La fin est-elle tragique et peut-on parler de malédiction et d'impuissance humaine ?
13. À quel genre littéraire renvoie la formule « P.-S. » ? Quelle nouvelle dimension ajoute-t-elle ?

Écriture

14. Imaginez une fin heureuse.
15. Rédigez les dépositions du narrateur, de la veuve, du domestique et de l'Aragonais reçues par le procureur du roi.

Pour aller plus loin

16. Faites des recherches autour des personnages espagnols dans la littérature française.
17. Comparez la Vénus d'Ille et la statue du Commandeur à la fin du *Dom Juan* de Molière.

✳ À retenir :

La fin d'un récit s'appelle l'*excipit* et s'oppose à l'*incipit*. Il faut que la situation finale retrouve un certain équilibre, une nouvelle stabilité dans le bonheur (par exemple dans les contes de fées) ou, comme ici, dans le malheur général. Le sort des uns et des autres est ainsi fixé.